

**JOURNAL**  
**DE NEUCHÂTEL,**

OU

**ANNALES LITTÉRAIRES**

**ET POLITIQUES**

DE l'Europe, & principalement de la Suisse,

**DÉDIÉ AU ROI.**

---

*... Prosit nostris in montibus ortum*

Enéide, liv. IX.

---

**A V R I L 1782.**



**A NEUCHÂTEL,**

De l'Imprimerie de la Société Typographique;





# JOURNAL DE NEUCHÂTEL



SHAKESPEARE. Tomes XII & XIII. Paris, 1781.

CES deux volumes contiennent, comme je l'ai dit, les dernières pièces historiques, après quoi nous n'avons plus à attendre que la traduction des comédies, dont j'essaierai peut-être, quand elles paraîtront, de donner une idée à mes lecteurs, en analysant quelques-unes.

Pour aujourd'hui, mon intention n'est de donner l'analyse exacte d'aucune des pièces que j'annonce, parce que cette analyse n'ajouterait rien à l'idée qu'on a déjà pu se former de Shakespeare. Je ne ferai donc que porter mon jugement sur chacune de ces pièces; je me permettrai ensuite de proposer quelques considérations critiques que je soumetts à la censure du lecteur éclairé.

*Les trois parties de Henri VI* ont été si peu du goût de la plupart des critiques anglais, que quelques-uns d'entr'eux ne peuvent se résoudre à les croire de Shakespeare. Elles en sont pourtant bien évidemment ;

c'est sa maniere ; on ne saurait s'y tromper.

Quant au mérite de ces pieces , je conviens que la premiere est très-faible : mais la seconde & la troisieme, dont ces critiques ne font guere plus de cas , ne me paraissent point inférieures aux autres drames historiques de Shakespeare ; l'empreinte de son vigoureux génie n'y est pas moins reconnaissable & profonde.

C'est un tableau de l'horreur des guerres civiles , peint avec autant de vérité que d'énergie : il m'a paru ressemblant , fidele , animé , supérieur à tous les tableaux de ce genre , soit historiques , soit poétiques , que j'ai lus. Après avoir relu à la sueur de mon front les dix longs livres de la Pharsale du déclamateur Lucain , ( *a* ) digne objet de l'admiration des détracteurs d'Homere , ( *b* ) je ne me formais point une image aussi vive du trouble des dissensions civiles , qu'après avoir lu ces deux beaux drames historiques. . . Au reste , c'est le grand avantage du genre dramatique sur tous les autres genres : ses représentations sont bien

( *a* ) Je rends justice aux grandes beautés de Lucain : mais qu'il est fatigant , même dans ses plus beaux endroits !

( *b* ) Cela me rappelle la dissertation contre Homere , bien écrite & mal pensée , que je ne fais quel *habitant de Neuchatel* a fait insérer à la fin du Journal de février. J'ai été fort tenté de répondre. Mais que répondre à un homme qui se borne à répéter agréablement & avec esprit des choses qu'on a déjà dites , & auxquelles on a déjà répondu ; qui ne veut point entrer dans les mœurs antiques ; qui reproche gravement au pauvre Homere de n'avoir pas été philosophe ? . . . En vérité , je ne fais pas répondre à cela.

plus vives , bien plus d'après nature : elles frappent bien plus.

Vous verrez dans ces pieces , un fils trouvant sur le champ de bataille le cadavre de son pere , jurer qu'il tirera de cette mort une vengeance cruelle , & qu'il n'épargnera plus personne. Vous l'entendrez s'écrier , sublime dans son désespoir : *ô trompette universelle ! fais entendre tes accens de courroux . & fais taire le bruit des vaines querelles des mortels !* Vous le verrez dans la fuite massacrer sans pitié un enfant aimable qui lui demande la vie. Vous admirerez en frémissant , l'excès de férocité de la reine , qui , insultant à la douleur du pere de ce malheureux enfant , lui jette , pour essuyer ses larmes , un mouchoir trempé dans le sang de son fils. Et lorsqu'à son tour elle devient malheureuse , vous vous étonnerez de l'intérêt qu'elle inspire ; vous serez forcé de la plaindre , après l'avoir abhorrée.

Vous y verrez une émeute populaire , point ennoblie , & dont le poëte n'a songé qu'à exprimer naïvement tous les effets , comme un miroir fidele rend trait pour trait la difformité de l'objet qu'on lui présente. La grossiere férocité du chef , le ton burlesque de dignité qu'il s'efforce de prendre , la stupidité de ceux qui le suivent , leurs tumultueuses acclamations , la mobilité de leur esprit ; tout cela forme un ensemble singulier , un mélange de comique & d'horrible , auquel je ne connais rien de semblable.

C'est là qu'expire dans d'affreuses convulsions un

prélat ambitieux & hypocrite. A l'aspect de son roi, qui vient le visiter dans son agonie, il se trouble & croit voir l'effrayant fantôme de la mort. *Si tu es la mort*, lui dit-il en frissonnant, *je te donnerai des trésors. A ce prix, laisse-moi vivre.* On lui parle; il n'entend rien. Son ame, bourrelée par le remords, laisse échapper l'aveu de ses crimes. Il voit devant lui, dans un rêve épouvantable, le cadavre de l'innocent qu'il a fait assassiner en secret; il veut qu'on rabaisse les cheveux de ce mort: tantôt il craint qu'il ne soit revenu à la vie; tantôt il promet de tout avouer & se résigne au supplice; tantôt il voudrait nier. Tout le désordre & l'égarément de ses pensées a passé dans ses discours. Cette scène est une belle paraphrase dramatique de la sentence d'un prophète: *le cœur du méchant est comme la mer en fureur, qui jette l'écume & le limon sur ses rivages.* Ce cœur, Shakespeare l'expose à nu; il l'ouvre; on en voit l'intérieur, les déchiremens, les tortures; & l'on frémit.

Un trait simple & sublime termine ce grand tableau. Le bon roi Henri, tout ému de compassion, s'approche du lit de l'agonisant, se penche sur lui, & lui dit: « milord cardinal, si vous pensez à la félicité du ciel, soulevez votre main, donnez quelque signe de votre espérance! . . . Il meurt, & ne donne aucun signe. O Dieu, pardonne lui! . . . » Shakespeare lui-même n'a rien de plus saisissant.

Ici Mistriss Griffith, que je cite qu!quesfois, fait

une remarque qui , bien que très-vraie , paraîtra un peu plaisante. Elle trouve cette scene morale , instructive , exemplaire ; & elle a raison. Mais dans le court catalogue qu'elle fait des scélérats que cette mort devrait effrayer , elle n'a garde d'oublier *celui qui a trahi indignement son amante*. Elle a raison encore ; & cependant on ne peut guere s'empêcher de sourire.

Il est surprenant pour moi que Shakespeare ait aussi parfaitement réussi à tracer le caractère unique du faible Henri , qui fait à mes yeux l'un des principaux ornemens de ces pieces. Lui qui exagere tout , qui force presque toujours ses caractères , comment a-t-il su dessiner si exactement celui-ci , & le soutenir jusqu'au bout ? Ce Henri , toujours faible & toujours bon , toujours cédant à tout , sans pourtant se rendre précisément vil ; dévot , mais sincere & doux dans sa dévotion ; résigné , sans être ferme ; non courageux , sans être lâche , plus fait pour porter l'humble houlette du berger , ou le bâton du pèlerin , que le sceptre des rois ; grand moraliseur , que tout porte à la réflexion , à la rêverie vague : ce bon-homme de roi intéresse par-tout. Il excite précisément le sentiment qu'il doit exciter ; une sorte de mépris doux , compatissant , affectueux. Je vais rapporter une scene où ce caractère paraît dans tout son jour.

On se bat pour Henri dans la plaine ; sa courageuse épouse est au fort de la mêlée. Lui , à l'écart sur une petite éminence , il contemple tristement le champ de

A iv

bataille ; & selon son usage , il réfléchit , il moralise , il rêve. La confusion des combattans , entre lesquels la victoire est encore indécise , lui rappelle l'image du matin , lorsque l'ombre mourante combat la lumière naissante , dans cette heure équivoque , que le berger , réchauffant de son souffle ses doigts glacés , ne peut appeler ni le jour ni la nuit. Il est d'ailleurs parfaitement résigné à l'événement. . . « Et que la victoire reste au parti qu'il plaira à Dieu de préférer ! Ma reine , & Cliffort aussi , ajoute-t-il bonnement , m'ont forcé de me retirer du champ de bataille , protestant tous deux qu'ils sont sûrs du succès lorsque je ne suis pas au combat. . . » Seulement la vue de tous ces hommes , qui s'entr'égorgent pour sa querelle , afflige son esprit , & le jette dans une mélancolie douce & champêtre , qui produit la tirade élégiaque que vous allez lire. . . « Plût au ciel que je fusse mort , si c'était sa volonté ! car qu'y a-t-il dans ce monde que chagrins & malheurs ? O Dieu ! il me semble que ce serait une vie bien heureuse , de n'être qu'un simple berger des champs , d'être assis sur une colline , comme je le suis à présent , traçant avec justesse un cadran , & distribuant ses heures , pour y suivre de l'œil la course des minutes , supputant combien il en faut pour compléter l'heure , combien d'heures composent le jour entier , combien de jours remplissent l'année , & combien d'années peut vivre un homme mortel ; & ensuite , cet espace une fois connu & mesuré , de faire la distribu-

tion de son tems ! Tant d'heures à garder mon troupeau , tant d'heures pour prendre mon repos , tant d'heures consacrées à la méditation , tant d'heures de loisir employées aux délassemens ; tant de jours depuis que mes brebis sont avec leurs jeunes béliers ; tant de semaines avant que ces pauvres meres déposent leur fardeau ; tant de mois avant que je tonde leur toison. Ainsi les minutes , les heures , les jours , les semaines , les mois & les années , passés dans l'emploi pour lequel ils ont été destinés , conduiraient doucement le vieillard en cheveux blancs à un paisible tombeau. Ah , que cette vie serait douce , qu'elle serait heureuse ! Le buisson touffu de l'aubépine ne donne-t-il pas un plus doux ombrage aux bergers veillant sur leur innocent troupeau , qu'un dais richement brodé n'en donne aux rois , qui craignent sans cesse la perfidie de leurs sujets ? Oh ! oui , bien plus doux , mille fois plus doux ! Et tout bien considéré , le lait grossier qui nourrit le berger , sa claire & fraîche boisson qu'il boit dans son outre de cuir , son sommeil à ses heures sous l'ombrage frais d'un arbre , autant de biens dont il jouit dans la sécurité d'une douce paix , sont bien au-dessus des tables délicates d'un prince , de ses mets recherchés & servis dans des plats d'or , de son coucher dans un lit somptueux , qu'assiègent les soucis , la défiance & la trahison. »

Comme cette longue idylle caractérise bien le monarque trop débonnaire ! Que la langueur de ces pen-

tes contrasté agréablement avec le tumulte sanguinaire d'un combat , & cette indolente rêverie avec la situation du personnage ! . . . Gens de goût ! vous aurez peut-être souri du léger ridicule de cette scène : j'en ai souri moi-même ; mais ce sourire était mêlé de larmes.

Un homme âgé survient , chargé d'un corps mort qu'il veut dépouiller : il reconnaît son fils & se désespere. D'un autre côté , un jeune homme apporte dans le même but un cadavre qu'il reconnaît en frissonnant pour celui de son pere. Henri , témoin de ces scènes d'horreur , en est encore plus profondément affecté qu'eux : il se reproche ces crimes de la guerre civile , & ne desire que de la voir terminer , fût-ce par la ruine de son parti. *O que mon trépas , s'écrie-t-il , put mettre une fin à ces lamentables scènes !*

Cependant son parti a eu le dessous , & la reine vient pour hâter sa fuite. Il ne fait que se laisser amener , avec cette même insouciance enfantine : « non pas , a-t-il soin de dire , que je craigne de rester ici ; mais puisque c'est l'intention de la reine , j'aime à la suivre : allons , partons. »

On trouvera dans la seconde partie de Henri VI une singularité remarquable : ce sont des scènes de Shakespeare , faites par M. le comte de Catuelan . . . L'expression est exacte : ce sont des scènes de Shakespeare ; elles ne pâlisent point à côté des scènes de Shakespeare , qui sont pourtant *si hautes en couleur.*

Il y en a d'ajoutées ; il y en a de substituées , auxquelles le poëte anglais gagne en intérêt & en noblesse bien plus , à mon avis , qu'il ne perd en naturel. Le génie de Shakespeare a couvert de son ombre M. le comte de Catuelan.

Une scene sur-tout m'a frappé. L'ambitieuse Eléonor , épouse du duc de Glocester , frere de Henri V , & nommé protecteur pendant la minorité de Henri VI , a été reléguée ignominieusement dans l'isle de Man. Là vivait aussi depuis vingt ans le comte d'Athol , autrefois régent d'Ecosse , que les troubles avaient forcé de venir chercher cet asyle. L'imitateur de Shakespeare suppose que l'attrait d'une commune infortune a lié ces deux illustres malheureux.

A l'heure où le jour naissant laisse à peine discerner les objets , on voit le solitaire de la montagne assis au milieu des sépultures des insulaires ; ses cheveux en désordre , sa barbe hérissée , son aspect sauvage , font la livrée du malheur. Eléonor est aussi là : pâle , maigre , étendue à terre , la tête posée sur le bord d'une fosse , l'épuisement de ses forces l'a fait succomber au sommeil. Athol croit qu'elle ne s'en réveillera plus : il rêve profondément auprès d'elle. La fraîcheur du matin la réveille encore ; ce fera pour la dernière fois ! Elle maudit encore la reine , auteur de son exil , quand on vient lui annoncer que le vertueux duc son époux est mort assassiné , victime d'un infame complot ; lui dont *le cœur ne savait qu'aimer & bénir ! . . .*

*J'ai donc reçu le coup de la mort ! s'écrie-t-elle en joignant douloureusement les mains. Tout m'a été ôté ! En effet, après quelques instans d'épouvante & de remords, elle expire en poussant ce cri d'inquiétude : où vais-je ? Le solitaire se retire dans sa caverne, l'ame remplie d'idées funebres. . . A-t-elle jamais été ? A-t-elle jamais été ici ? A-t-elle jamais été ailleurs ? Un point dans l'immensité des âges ! . . . J'avais cru jusqu'ici que le secret de faire de pareilles scènes avait été réservé au seul Shakespeare.*

Ainsi donc au feu de la lampe funéraire, qui brûle sur le tombeau des grands hommes, s'allume encore aujourd'hui la flamme du génie. Mais pour cela il faut lire autrement que nous ne lisons, multiplier moins ses lectures, étudier un auteur, & se familiariser avec lui, contracter avec lui une amitié intime, exclusive.

Au reste, je ne fais au fond, après y avoir bien pensé, s'il ne serait pas plus aisé de saisir la manière de Shakespeare, que celle de Corneille ou de Racine. Parce qu'il étonne plus, il paraît plus inimitable : peut-être l'est-il moins.

Quoi qu'il en soit, si, au lieu d'être un homme aisé, vivant dans la bonne société de Paris, M. le comte de Catuelan, par bonheur pour le public, eût été un bon campagnard, sans fortune, hors du tourbillon, ce qu'était Shakespeare, nous aurions de lui des ouvrages que nous n'en aurons pas. Que la pau-

vreté a bien raison dans , le *Plutus* d'Aristophane , de se vanter que c'est elle qui féconde tous les germes du talent ! . . . Et la solitude peut revendiquer une partie de cette gloire.

Mais ces réflexions font un écart. Parlons de *Richard III.*

Cette piece est une de celles que les Anglais admirent le plus , & pour le coup je suis tout-à-fait de leur avis. Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux peindre : Richard ne dit pas un mot qui ne le caractérise. On voit en lui un être difforme & disgracié de la nature , qui s'envisageant comme séparé des autres hommes , ne connoît pas même le doux instinct de l'humanité , & voit couler le sang comme de l'eau. C'est parce qu'il n'a , pour ainsi dire , point de semblables , qu'il est naturel à ce monstre de ne pas connoître la pitié. Si Shakespeare a rendu quelque part avec une effrayante vérité les traits , & si on peut le dire , la physionomie infernale du génie du mal , ce n'est pas dans le *Caliban de la tempête* , piece bizarre , beaucoup trop admirée en Angleterre ; c'est dans *Richard III.* Il y a bien moins de vraie imagination à forger dans son cerveau un démon grotesque & bête presque autant que méchant , qu'à sonder tous les replis , à dévoiler toutes les profondeurs d'une ame hypocrite & scélérate. Tout conteur de fées fera la première de ces deux choses , tant bien que mal : la seconde est l'effort suprême du génie. . . Et puis ce Caliban est vil , bas ,

grossier, dégoûtant : Richard ne l'est point ; il n'est qu'odieux ; il conserve par-tout une sorte de dignité de méchant. Nonobstant toute sa difformité, il en impose. Son courage, sa force, sa valeur, la fermeté avec laquelle il suit ses projets, sa vaste ambition, son habileté, sa capacité relevent son caractère. S'il rampe, c'est vers le trône ; s'il fait l'hypocrite, c'est pour régner ; lors même qu'il fait le rôle d'amant, qui semblerait devoir le rendre ridicule, il ne l'est point. Et sa duplicité, & sa cruauté, & sa méchanceté, tout dans ce personnage horriblement original a je ne fais quel caractère de singularité qui se sent & ne s'exprime point.

Pour *Henri VIII*, c'est à mon gré, la plus faible de toutes les pièces de Shakespeare ; non pas que la patience & la douceur de Catherine que ce monarque répudia, n'y soient fort touchantes ; non pas que l'orgueil & la disgrâce de Wolsey n'y soient représentées tour - à - tour avec une égale vivacité ; non pas qu'il n'y ait plusieurs scènes dignes du grand génie du poëte . . . Mais je n'y trouve pas ce vif intérêt, cette marche toujours rapide en quelque sorte, & précipitée, quoiqu'elle fasse mille détours, cette chaleur qui anime les autres pièces de Shakespeare. L'action languit & se traîne : elle a d'ailleurs encore moins d'unité qu'à l'ordinaire ; l'intérêt n'est rassemblé sur aucun personnage, sur aucun événement. On ne fait trop d'où l'on vient ni où l'on

va, & le rôle de Henri VIII est tout-à-fait manqué. Ce prince impétueux, qui semble si bon à mettre sur le théâtre, n'y fait aucun effet. Peut-être Shakespeare, qui voulait plaire à la reine Elisabeth, n'a-t-il pas osé faire ce portrait avec son exactitude ordinaire; peut-être aussi étoit-il encore trop près du tems où vivait son héros, pour bien saisir sa physionomie historique; car souvent cette physionomie ne se forme, ou du moins ne se débrouille & ne s'éclaircit que lentement. Le tems seul acheve de lui donner son empreinte fixe & caractérisée. Il se peut donc que ce soit par cette raison que ce rôle est ici faible & équivoque. (a)

Encore ici, je ne suis pas du goût des Anglais; qui préfèrent hautement cette pièce aux *Henri VI*, & la mettent au rang de *Richard III*. . . Serait-ce parce qu'elle est pleine de spectacle? Tantôt on y voit étalé le faste du superbe *Wolsey*: plus loin, c'est l'appareil d'une exécution: dans une autre

---

(a) Au reste, les historiens ne me paraissent pas avoir mieux réussi que le poëte à caractériser Henri VIII. Je n'ex-  
cepte point ici M. Hume. Révoltés de ses cruautés, tous, selon moi, l'ont calomnié. Il n'a été ni aussi méchant, ni aussi inconséquent, qu'on le représente. Ses préjugés moraux & religieux étaient, si je ne me trompe, beaucoup plus vrais, plus intimes, moins variables, qu'on ne l'imagine communément. En un mot, il me semble que cette vie intéressante est un ouvrage à refaire. Et je voudrais fort que l'impartial & profond Robertson l'entreprit. Il s'en acquitterait bien mieux à mon gré que n'a fait le trop ingénieux & trop philosophe Hume.

scene , c'est celui du jugement sur le divorce de Henri VIII ; ailleurs c'est la pompe du couronnement d'Anne de Boulen ; on voit défiler lentement tout ce pompeux cortège ; il traverse le théâtre. Et la piece finit par la cérémonie du baptême d'Elisabeth . . . En est-ce assez ? Tout ce tumulte , qui embarrasse la scene , m'a rappelé la satire de Boileau contre les embarras de Paris.

Là , d'un couronnement , la pompeuse ordonnance  
 D'un pas majestueux sur la scene s'avance ;  
 Et plus loin des grimauds , entr'eux en raifonnant , &c.

Faisons maintenant quelques remarques un peu générales. Justes ou non , elles auront au moins le mérite de l'impartialité.

Observons d'abord que Shakespeare suit l'histoire avec la plus scrupuleuse exactitude : caracteres , événemens , détails , presque jamais rien n'est de son invention que le dialogue. J'oserais croire qu'en cela , il mérite d'être proposé pour modèle. Dans les sujets historiques , il est bien rare que les changemens , imaginés par nos plus grands poètes , aient été heureux. Voyez *Horace & Cinna & Sertorius & Mithridate & Britannicus* : que Corneille & Racine y font grands dans tout ce qu'ils ont emprunté de l'histoire ! Mais ce qu'ils y ont mêlé du leur , pour l'adapter à notre théâtre , est-il du même prix ? La critique n'y trouve de prise que sur ce qu'ils ont

Soutenus par la vérité historique, ces  
 règles qu'on perd de vue; quand ils abandon-  
 nent le guide, leur vol se rabaisse pour l'ordi-  
 naire réflexion, que je crois neuve, ne  
 peut point être utile aux progrès de l'art  
 susceptible d'un ample développement. . .  
 ce que je veux dire, c'est que je crois  
 qu'on ne peut pas à pas l'histoire, autant au-  
 tant on ne sera pas absolument forcé de s'en  
 écarter par les convenances & par les règles du

On se plaint donc, de ces règles, que, dans ce  
 siècle, tant de gens s'efforcent de décrier :  
 mais la lecture attentive de Shakespeare, qui  
 nous a si bien fait sentir l'importance; car je vois  
 que les meilleures pièces sont celles qui s'en écartent

En révoltant contre les règles, on croit ar-  
 rêter le dard du génie : c'est tout le contraire.  
 Les grands esprits, les grands talents, les  
 grands hommes, les grands esprits, incapables de pé-  
 nser à la raison des règles, incapables d'en porter  
 avec aisance, intéressés à ce qu'on n'en tînt  
 compte, ont déclamé contre leur tyrannie,  
 mais je ne vois pas que les bons génies ni les  
 grands hommes se soient jamais plaint, parce qu'ils  
 ont senti la nécessité. Pour moi, je me  
 souviens que si Shakespeare les avait connues, son  
 génie aurait plié sans effort; & ses compositions

Y auraient certainement gagné. Ce n'est pas son irrégularité, c'est son génie que j'admire.

Quel mérite peut-il y avoir à allonger ou accourcir l'acte & la pièce, sans autre règle que le caprice du poète ; à jeter au hasard, deux à deux, trois à trois, des scènes isolées, que rien n'amène, qui ne tiennent à rien, & qui coupent, pour ainsi dire, chacun des cinq actes en sept ou huit autres petits actes, à transporter incessamment le spectateur d'un lieu dans un autre, comme Asmodée dans *le Diable boiteux* transporte d'un vol rapide son libérateur étonné ? Quelle comparaison entre un drame ainsi construit de pièces rapportées, qui s'ajustent comme celles peuvent les unes avec les autres, & la charpente ferme & hardie des tragédies de Corneille, ou la charpente aisée & légère de celles de son heureux rival !

Qu'on élargisse un peu le lieu de la scène, qu'on prolonge un peu le temps de l'action, je n'en vois pas trop les inconvénients ; mais gardons-nous d'imiter Shakespeare dans la coupe & la distribution du sujet : ce n'est pas en cela qu'il est heureux. Conservons sur-tout soigneusement l'unité d'action, & même l'unité de ton, l'unité de couleurs, dont il n'a pas seulement eu l'idée. Souvenons-nous qu'il a beaucoup plus tôt fait une foule de scènes admirables, qu'il n'a su tracer & remplir de beaux plans ; en sorte que l'extrait de sa pièce vaut presque toujours mieux que la pièce même.

Tenons-nous donc aux règles : après tout, il faut toujours y revenir. Tôt ou tard l'expérience nous y ramenera toujours ; on s'apercevra que cette enceinte où l'on nous crie sans cesse que le génie se trouve resserré, n'est formée que par les digues nécessaires pour repousser les flots de la barbarie qui frémissent à l'entour. Qu'il reste dans son île. On en sort par inconstance, par inquiétude, par pure impuissance souvent de se conformer aux sages loix qui s'y observent : on n'y rentre que bien difficilement, quand on en est dehors ; l'habitude & la mauvaise honte, comme deux mauvais génies, en défendent l'accès.

Voilà ; en dernier résultat, ce que j'avais à dire pour bien expliquer en quoi consiste mon admiration pour l'immortel Shakespeare.

Ajoutons cependant qu'il y a quelquefois, même dans sa manière de disposer l'action dramatique, des choses à imiter, mais à imiter avec beaucoup de circonspection, & comme Bossuet imiterait l'éloquence d'un sauvage : comparaison par laquelle je ne prétends point dégrader Shakespeare, mais simplement le caractériser de manière à faire comprendre qu'en s'efforçant de l'imiter, on ne réussirait qu'à le contrefaire : on fera exprès, & avec affectation, ce qu'il faisait naturellement ; on le fera donc mal. Ce qui lui sied ne nous sied pas comme à lui. Cela soit dit en passant à l'usage de nos fa-

seurs de drames , qui se croient , fort mal-à-propos selon moi , les imitateurs du poëte Anglais.

Difons maintenant auffi quelque chose de la manie de mettre tout en spectacle ; manie que Shakespeare a eue au suprême degré , & qui semble prête à nous gagner. J'en ai déjà fait une légère critique , en parlant de *Henri VIII*. Je vais en donner des exemples plus frappans encore , auxquels je joindrai mes idées sur ce sujet.

Sachez donc , lecteur , qu'il n'y a pas jusqu'aux fantômes de l'imagination , que Shakespeare ne fasse paraître sur la scene ; il en fait des êtres réels , leur donne un corps , les habille. . . Je ne fais si vous me comprenez : on joue , on représente quelquefois dans ses pieces les rêves des personnages. Le songe d'Athalie , celui de Thyeste , il les aurait mis en action.

La veille du combat où il fut tué , Richard ne s'endort qu'avec peine ; son sommeil est inquiet & agité ; il voit défiler devant lui la longue suite des ombres de ceux qu'il a fait assassiner : toutes jettent sur lui un regard menaçant , s'arrêtent pour lui reprocher son crime , le maudissent , lui crient : *désespere & meurs !* Quand toute cette terrible procession a passé , il s'éveille en sursaut , & plein de trouble.

Cela est bien sublime ! . . oui ; mais cela est bizarre , & la bizarrerie diminue l'effet du sublime. L'espece

de refrain qui termine le couplet de chacune des ombres , le diminue encore.

Ce n'est pas tout : en sortant de la tente de Richard , chaque ombre va dans celle de son adversaire pour lui souhaiter & lui promettre la victoire. A mon gré , cette victoire gâte tout.

Il y a bien dans cette scene du sublime , du vrai sublime ; mais il n'y est pas pur : l'impression n'en est pas une ; il s'y mêle je ne fais quoi d'étranger , je ne fais quel étonnement qui n'a rien de commun avec celui que cause le sublime.

Autre scene du même genre. Catherine , répudiée par Henri VIII , s'est enfin résignée à son sort ; la religion a guéri la plaie de son cœur ; foible & malade , elle cherche un asyle dans la méditation des plaisirs célestes. Elle vient de s'endormir au bruit d'une musique douce , lente & mélancolique. Six esprits célestes font une entrée. Ils ont des vêtements blancs , un masque d'or , la palme en main : ils saluent la princesse , forment des danses figurées , tiennent tour-à-tour deux à deux une guirlande suspendue sur sa tête , puis disparaissent. Que dites-vous de ce ballet des anges & de leur masque d'or ?

Mais n'y aurait-il donc pas des regles sur tout cela ? Ne faudrait-on déterminer à peu près la dose de spectacle qui convient à une piece de théâtre ? Je ne puis avoir à cet égard que des vues bien confuses ; cependant je croirais d'abord que

cette dose ne doit pas être forte. Un peu de spectacle présenté à propos aide à l'attention ; beaucoup de spectacle la distrair ; & alors ce qui était destiné au plaisir de l'esprit , ne sert plus qu'au plaisir des sens. Selon ma manière de penser , on commence à multiplier trop , à prodiguer le spectacle , qu'il faudrait toujours ménager. . Il est plus aisé de parler aux yeux de la multitude , qu'à l'ame de l'homme raisonnable ; mais n'est-ce pas corrompre & dégrader l'art dramatique , que de faire un grand usage de ce petit moyen de séduire ceux qui vont au théâtre pour voir plutôt que pour sentir ?

Quand il faut du spectacle , je le voudrais simple. Si vous mettez au spectacle une action compliquée , il y aura sur la scène de l'embaras & de la confusion ; l'agitation & le trouble qui l'accompagne , l'attention même qu'elle exige , affaiblissent la passion tragique que vous voulez exciter. Par cette raison , je ne saurais trouver que le dénouement d'Iphigénie fût bon à mettre en action. On a cité Athalie ; mais il me semble que c'est toute autre chose.

Je voudrais aussi que le spectacle fût toujours imposant : ce qui rentre en partie dans l'idée précédente ; car il n'y a d'imposant que ce qui est simple , & le tumulte le plus affreux ne saurait l'être. Le couronnement de Joas l'est beaucoup , & une mêlée ne le ferait point du tout.

Enfin ne faudrait-il pas que le spectacle eût

une analogie marquée avec la ton & le particulier de chaque pièce, qu'il contribue à l'effet total ? S'il n'a pas cette qualité, ( & s'il ne fortifie par le contraste l'impression qu'il peut produire ) n'est-il pas tout-à-fait hors de son lieu ? Je crois voir ici comme par-tout ailleurs, une grande difficulté à observer.

Je ne garde, au reste, de vouloir m'ériger en critique, je sens trop mon insuffisance; mais qu'il me soit permis de proposer humblement mon avis à un homme plus ignorant.

Je ne dis point cet article sans parler encore une fois du caractère général du style de Shakespeare.

Plus on le lit, plus ce style m'étonne. On ne peut être toujours plus surpris de la prodigieuse variété qu'il présente sans cesse. Il semble qu'il y ait en lui une autre nature que pour le reste des poètes.

Je m'exprime exactement : *une autre nature*. Ses images sont à lui, de son invention, de sa création.

On ne fait où il les prend; à peine s'y en voit-il de tems en tems quelque une qui se voit ailleurs.

Elles ont presque toutes un air sauvage & forcé; elles sont fortes & poétiques, mais souvent roides & exagérées: il y en a beaucoup qui sont

par leur énergie & leur vivacité, mais qui sont en très-grand nombre de déplacées. Citons-en quelques-unes de chaque espèce.

*Henry V*, tandis que les deux armées sont en présence,

campées l'une devant l'autre , la nuit qui précède la bataille , Shakespeare s'amuse à tracer dans le prologue d'un des actes de sa pièce , le tableau des deux camps ; & je ne pense pas qu'il soit possible de trouver où que ce soit , une peinture plus vive , plus animée & plus naturelle. Pour l'exactitude & la correction du dessin , pour l'éclat du coloris , pour la vérité des détails , tous cependant très-pittoresques , c'est Homère. On ne lit pas , on voit ; voici cette belle description.

“ On n'entend plus qu'un faible & sourd murmure , & les aveugles ténèbres remplissent l'immense vaisseau de notre hémisphère. De l'un à l'autre camp , au travers de la noire obscurité , le bourdonnement confus des deux armées se calme & diminue par degrés. Dans ce vaste silence , les sentinelles , de leurs postes éloignés , s'entendent parler ; les feux des deux camps se répondent , & , à leur pâle lueur , chaque armée voit les casques & les visages ennemis dessinés dans l'ombre. Le courrier menace le courrier , & *perce l'oreille engourdie de la nuit ( a )* de ses fiers & longs hennissemens. Des tentes s'é-

---

( a ) Voilà , par exemple , une de ces images roides & sauvages , dont je parlais. Quand c'est le poëte qui parle , comme ici , on les lui passe , quoique déjà peut-être on aimât mieux une expression plus naturelle : mais enfin , c'est son genre. Ce n'est que lorsqu'il fait parler ainsi ses personnages , lorsqu'il leur prête son style , au lieu de prendre le leur , que ce défaut devient absolument intolérable.

bruit de hâtifs marteaux, qui sous leurs  
 précipités, achevent ou polissent l'armure des  
 ; signal terrible des apprêts du combat :  
 des hameaux voisins chantent, les cloches  
 & nomment la troisième heure du matin  
 fiers de leur nombre, & pleins de sécu-  
 Français, présomptueux & dispos, jouent  
 de sort & la vie des Anglais qu'ils dédaignent  
 dans leur impatience, ils querellent la marche  
 de la nuit qui, comme une fée difforme  
 e, se traîne à pas si lents. Les malheureux  
 condamnés à périr comme des victimes,  
 & mornes auprès de leurs feux, & rumi-  
 s leurs pensées les dangers du lendemain.  
 triste maintien, à leur visage have & dé-  
 leurs habits en lambeaux, usés par la guerre,  
 ent aux rayons de la lune comme autant  
 es hideux. »

que ces mêmes images, qui embellissent  
 is si fort le discours, sont insupportables  
 leur place ! Qu'il est ridicule d'entendre le  
 blessé à mort, prêt à expirer sur le champ-  
 e, comparer sa chute avec celle du *cedre*,  
 vastes rameaux prêtoient un abri à l'aigle  
 airs, dont l'immense feuillage ombrageoit  
 posant à ses pieds ; étendre, orner avec  
 nce cette comparaison, y ajouter à loisir  
 ses arrangées sur les *rides menaçantes de*

*son front redouté, sur ses yeux perçans comme le soleil du midi, & ne rendre enfin le dernier soupir qu'après avoir prononcé toute cette fastueuse oraison funebre qu'il se fait à soi-même; c'est ainsi que souvent dans Shakespeare, un acteur qui devoit n'être occupé que de sa douleur, dolere sermone pedestri, guinde & tourmente son imagination, épuise la nature, & les arts, & l'histoire, & la fable, jusqu'à ce qu'il ait gâté sa pensée, à force de lui donner la torture; le pere qui reconnoît les traits de son fils unique dans l'ennemi qu'il vient de tuer, sèche mes larmes, quand il s'écrie qu'il pleurera ce seul fils, autans que l'infortuné Priam ploura tous les siens. . . C'étoit bien le moment d'aller penser à Priam! Ce pere-là étoit d'une érudition à toute épreuve. Il y a cent traits pareils dans Shakespeare.*

On peut dire qu'en général son élucution peche par excès, & non par défaut; il ne fait pas s'arrêter; il trouve, peut-être plus heureusement qu'aucun autre auteur, ce que chacun de ses personnages doit dire: mais (*non omnia simul uni dii dedere*). Il y mêle d'autres choses qui en affaiblissent l'impression.

Quand j'ai voulu, dans mes extraits, copier des plus belles scenes, j'ai toujours eu quelques lignes à retrancher.

C'est sur-tout en malédictions qu'il est fertile & varié. Chacun dans ses pieces maudit & est maudit à son tour, sans toutefois que jamais il se répète.

& il semble pourtant que dans chaque imprécation il ait épuisé tout ce que l'esprit humain peut en produire. Le recueil qu'on en formerait, serait bien singulier, & pourrait servir au besoin de répertoire ; on peut lui dire : *ô toi, si habile en imprécations, enseigne-moi à maudire mes ennemis..* C'est de lui que j'emprunte ces mots ; un de ces personnages encore ignorant dans cette belle science & ne sachant trop comment s'y prendre, les adresse à la guerrière Marguerite, veuve forcenée du bon roi Henri VI, qui maudissait tout le monde, dont les malédictions prophétiques ne manquaient jamais de s'accomplir ; qui, en un mot, comme aurait dit Scaron :

Savait très-bien les gens maudire  
 En plus de cent mille façons,  
 Et même en donnait des leçons.

Quelques personnes ont dit, pour justifier l'élocution de Shakespeare, que les passions sont naturellement hyperboliques & diffuses ; qu'il a représenté des passions originelles & vigoureuses dont nous ne sommes plus juges aujourd'hui, que les nôtres, affaiblies & maniérées par la société, se nivelent, pour ainsi dire, à une hauteur commune.

Je crois que ceux qui raisonnent ainsi, raisonnent mal. Il est vrai que les progrès de la société ont gêné, ralenti, rabaisé l'effor des passions ; mais

en remontant aux tems les plus anciens, où elles avaient conservé plus d'énergie, en examinant ce qu'on nous raconte des peuples sauvages, où elles sont le plus impétueuses, je vois qu'elles ont partout le même langage, & que ce langage est toujours simple. Des images fortes, tant qu'on voudra; mais simples; mais naturelles; mais qui ne soient ni étalées, ni poussées jusqu'où elles peuvent aller; qui restent brutes en quelque sorte, & telles que la passion les a d'abord produites : elle ne les reprend pas, elle n'y revient point, elle n'y ajoute rien; la pensée s'élançe, se répète quelquefois, mais ne se replie pas en cent manières pour chercher à acquérir un nouveau degré de force. Toute expression lui est bonne, parce qu'elle ne se met point en peine de la manière dont elle s'exprimera; que lui importe? elle n'a donc rien de recherché; dans ses élans, même les plus impétueux, elle conserve une sorte d'aisance & de négligence. Qui cherche à s'exprimer fortement, sent, à coup sûr, faiblement; c'est alors que la chétive passion

Envieuse s'étend & s'enfle, & se travaille...

Est-ce assez, dites-moi, n'y suis-je point encore?...

Nenni... M'y voilà donc? ... Point du tout... M'y voilà!...

Et par tous ces efforts, on ne fait que s'écarter toujours davantage du vrai caractère de la passion. En amitié, en amour, en tout, cela est bon à savoir:

s que l'orateur & le poète pourrônt faire  
de ce que je dis là.

n'est pas en vigueur d'expression que les  
t perdu : elles parlent comme autrefois ;  
agissent plus de même. Quel Jacob aujourd-  
ait sept ans pour sa Rachel ? Mais aujourd-  
me alors , si ce phénomène de patience  
ner nos regards , nous ne saurions l'expri-  
que par ces mots & cette phrase antique :  
*sept ans ne lui semblerent que comme peu de*  
*ce qu'il l'aimait...* Eh bien , Shakespeare  
*passerent comme le songe d'une nuit d'été ; ils*  
*s même de durée pour lui ; le vol rapide du*  
*la s'arrêter : & mille autres belles choses*  
fais point imaginer.

eurs de Shakespeare ! vous allez vous  
tre moi. Vous aurez grand tort ; nul de  
'admire plus que moi. Ma critique même  
ffrande à son sublime génie , & peut-être  
réserver les honneurs d'une critique exacte  
grands esprits , dont il devient nécessaire de  
us les moindres défauts , de peur qu'ils ne  
orité , & ne deviennent l'objet d'une im-  
mitation. Si l'écueil n'est point dangereux ,  
allumer le fanal qui avertit de l'éviter ?  
ucun navigateur ne passe par là , il n'en  
esoin.

C.



*Tableau de Paris*, 4 vol. in-8°. *A Amsterdam* (dit le titre) & se trouve à *Neuchatel*, 1782.

D'ou vient qu'on ne lit plus le livre de l'auteur que l'on connaît, avec un esprit aussi déprévent qu' auparavant ? Le sens de tout ce qu'il dit est modifié par son ton que nous prêtons à chaque phrase, par le rapport éloigné que nous y entrevoyons, bien ou mal-à-propos, avec quelque-une des opinions qu'il nous a manifestées ; par l'idée générale que nous nous formons de lui ; par celle qu'il a lui-même de nous. . . que fais-je ? par mille préjugés. Nous avons toujours quelque peine à nous empêcher de confondre, plus ou moins, l'auteur avec l'ouvrage, quoique ce soit une source d'erreurs.

Je l'éprouve. Tel est fort échoqué d'un de mes articles, qui ne le serait point du tout, si je n'avais le malheur d'être (mal) connu de lui. Tel qui m'aime mieux aujourd'hui qu'autrefois, goûte mon journal plus qu'il ne faisait. Je suis bien sûr qu'à Neuchatel on me lit, on m'entend, on me juge tout autrement qu'ailleurs.

Cela va quelquefois bien plus loin. La métaphysique de M. Boanet paraîtra proçoyable à un Genevois qui ne pensera pas comme lui sur les affaires politiques ; & par esprit de parti, il traitera la *Com-*

temptation de déclamation vague, les *Corps organisés* & la *Palingénésie*, de rêves creux, les *Recherches sur les familles* de minuties pédantesques. Ainsi raisonnent les hommes... Et nous sommes tous des hommes. Nous éviterons bien cette prévention générale & grossière; mais une certaine préoccupation de détails plus délicate, & presque imperceptible, qui en est exempt? Ce n'est pas moi.

*Homo sum, humani nihil a me alienum puto.*

Je pense donc qu'un écrivain n'est jamais bien apprécié par ceux qui le connaissent; que, pour ne mettre dans un livre que ce qu'il y a, il faut n'avoir jamais dîné avec son auteur; que l'ouvrage dont on jugerait le mieux, serait celui qui tomberait du ciel sur notre table... Or, je connais maintenant l'auteur du *Tableau*, donc je ne suis plus juge compétent de son livre.

Heureusement, j'en ai déjà porté (a) mon jugement, auquel je n'ai rien du tout à ajouter, à retrancher, ni à changer: j'y renvoie, & je ne ferai qu'une courte annonce.

Notez d'abord que l'ouvrage n'est plus le même; il est refondu. Acheteurs de la première édition, vous n'avez point le *Tableau de Paris*; & un supplément ne suppléera point à ce qui vous manque.

---

(a) Voyez le Journal de juillet 1781, p. 23 -- 48.

Avez-vous à vous plaindre de l'auteur ? Son ouvrage, une fois publié, n'était-il plus sa propriété ?

Voilà donc déjà l'ouvrage augmenté de plus d'un tiers, puis vous aurez encore en septembre trois autres volumes qui compléteront le tableau... Mais cela fera donc bien long ! cela ne finit point !... Mais aussi c'est le *Tableau de Paris* !

Mais, me demandera-t-on, en devenant ainsi volumineux, (ou comme dit M. Rétif, *pagineux*) ne devient-il point moins piquant ? Non ; pas selon moi. Les adjonctions, du moins jusqu'ici, sont intéressantes : plusieurs étaient même nécessaires ; les articles *Parlement*, *Clergé*, *Versailles*, *la Cour*, manquaient essentiellement au tableau. Et ces articles ne tranchent point ; ils entrent & se fondent parfaitement dans l'ensemble du tableau ; ils sont précisément de la même couleur : on ne les distingue point.

Pourquoi M. Mercier a-t-il encore ajouté deux longs contes à tous ceux qu'il nous avait faits pour l'amusement des lecteurs enfans ? Je veux bien que ce soit ce qu'il faut au plus grand nombre de ceux qui se mêlent de lire : mais ne leur en fait-il pourtant pas un peu trop ? Il dit si bien à mon gré quelque part : *que de gens ne narrent si facilement, que parce qu'ils disent sans peine ce qui ne leur coûte rien à penser !* On ne tournera pas contre lui la pointe de cette excellente maxime épigrammatique, digne de la sagacité de Labruyère ; mais on dira : « pourquoi lui, à qui la pensée,

pensée coûte si peu, ne laisse-t-il pas à ces gens-là leur métier ? ... » A ce propos, lecteur ! passez-moi, non pas un conte qui y vient, mais une digression de *spectateur*, comme j'en fais de tems en tems quelques-unes.

Depuis long-tems j'observe que le petit talent de conter est un de ceux auxquels on met un beaucoup trop haut prix dans la société. *Il conte si agréablement !* disent quelques femmes du ton de l'admiration la plus sentie ; & elles croient avoir fait l'éloge le plus complet de l'esprit d'un homme. Selon moi, c'est tout le contraire. Tous les agréables conteurs que j'ai connus en ma vie étaient des esprits superficiels, & tous les bons raisonneurs de ma connaissance sont de très-médiocres conteurs. Un penseur n'aime ni à faire ni à entendre des contes, à moins qu'ils ne soient du petit nombre de ceux qui donnent à penser : il conte rarement & brièvement. Un esprit exact, solide, véridique rend le conteur mortellement ennuyeux : toutes les fois qu'un tel homme aura un fait à vous raconter, armez-vous de patience ; ce n'est pas lui qui vous amusera : il y a du mérite à savoir l'écouter jusqu'au bout. Un homme sensé, un homme un peu grave, un homme qui a réellement de l'esprit, ne fera point le métier de conteur. Ainsi, quand on donne cet éloge à quelqu'un, je fais toujours à quoi m'en tenir sur le compte du louangeur & du louangé.

Avril 1782.

C

( a ) Cela soit dit en général ; car , encore une fois , je ne prétends point l'appliquer à M. Mercier.

Mais je prétends lui reprocher deux mauvais contes , dont on eût dit à Voiture , *percez-nous-en d'un autre*. L'un & l'autre sont apocryphes , & ne me semblent point gais ; instructifs , encore moins.

Le premier termine désagréablement le premier volume ( b ) aux dépens du moraliste Nicole. On nous dit que , dînant chez une dame & voulant faire l'aimable , cet austère janséniste s'avisa de lui faire compliment sur ses beaux petits yeux dans un tems où les dames voulaient les avoir grands ; qu'averti , en sortant de sa méprise , par l'ami qui l'avait amené là , il voulut à toute force rentrer pour faire ses excuses à la dame offensée , & courut lui dire qu'elle avait de très-beaux grands yeux , le nez , la bouche & les pieds aussi. . . Croyez-vous cela , lecteur ? Pour moi , je me laisserai difficilement persuader qu'un homme d'esprit soit capable d'une si lourde & si maussade bêtise. Car c'en est une ; c'est un manque de sens commun , & non pas , comme il plaît à M. Mercier de l'appeler , un simple manque d'usage du monde. . . Et encore , quand cette anecdote que je croirai toujours controuvée par

( a ) *Demetri ! teque , Tigelli !*

*Discipularum inter jubeo manere cathedras.*

( b ) N'ai-je pas déjà fait quelque part la petite observation qu'une faute est toujours plus remarquée au commencement , ou à la fin , que dans le corps d'un ouvrage ?

mauvais plaisant , ( a ) se trouverait véritable ;  
 ra-t-elle ? Le pauvre Nicole y est trop plat ,  
 pour qu'on en rie.

cond conte , qui ne vaut pas mieux , n'est  
 oiquant & ne prouve pas plus que le pre-  
 qui en outre remplit deux bonnes longues  
 is , quatre même ; c'est celui d'un roi con-  
 r les astrologues à mourir d'ennui ; lequel  
 écautionné toute sa vie avec le plus grand  
 e ce malheur , succomba enfin à la lecture  
 édie régulière . . . Que la paix soit avec son  
 étoit une tragédie , telle que *Phedre* ; *An-*  
 , ou *Polyeucte* , le monarque mourut comme  
 a moralité de ce bel apologue c'est que nos  
 nt bien supérieurs aux faibles compositions  
 . Ce qui , comme vous voyez , est prouvé  
 ière tout-à-fait incontestable . . . au reste ,  
 incontestable qu'il se puisse.

e , sur le tout , j'aime beaucoup le *Tableau*  
 je vais terminer cette courte annonce par  
 e réponse aux critiques mal fondées que j'ai  
 ire de cet ouvrage , excellent dans son genre  
 es personnes lui reprochent de n'être qu'un

moins toutefois que la vertu du sévère Nicole ne  
 e *Falerne enluminée* , selon l'heureuse expression  
 oète Rousseau , qu'il plait à M. Mercier d'ap-  
 c & dur Rousseau. C'est la mode philosophique

ouvrage superficiel ; où rien n'est approfondi ; où l'auteur n'a fait que rassembler sous un même titre des idées dont il n'y en a peut-être pas une seule qu'on ne puisse trouver ailleurs. Je renvoie ces censeurs au titre du livre. Que promet-il ? *Le Tableau de Paris*. Si ce titre est rempli , qu'avez-vous de plus à demander ? Vous y trouvez réuni ce que vous ne trouverez ailleurs qu'épars ; vous y trouvez même ce que vous ne trouverez nulle part ailleurs : au mérite de la fidélité , ce tableau bien fait joint celui du coloris : tout est peint , ensemble & détails . . . Sur quoi donc tombe cette critique ? Elle ressemble assez à celle du géometre qui trouvait mauvais qu'Andromaque ne prouvât rien.

C'est un défaut très - commun , & M. Mercier lui-même ne m'en paraît pas exempt , que celui de juger tous les auteurs par une regle commune. On a un goût exclusif , & on y rapporte tout. Tel qui veut du sentiment par-tout , reprochera pathétiquement à Boileau de n'en avoir pas mis dans ses satires & dans son *lutrin*. Tel autre , qui veut faire le profond , reproche à M. Mercier de ne pas approfondir les matieres dans un tableau où il ne falloit évidemment que

Sur la fleur des objets glisser d'un pas rapide.

Tel autre qui , sans trop vouloir être profond , veut cependant être philosophe , exaltera les odes de la Motte parce qu'elles sont philosophiques , vantera le discours le plus sec , pourvu qu'il soit bien philoso-

phique, & ne passera pas même à Homère & à Virgile d'avoir mis dans leurs poèmes épiques aussi peu de philosophie. Quels arrêts !

On a reproché avec tout aussi peu de raison à M. Mercier d'avoir fait entrer dans son *Tableau de Paris* des traits qui conviennent de même à toute autre ville. ... Eh, de grace ! ces traits n'entrent-ils pas dans l'ensemble ? & sans eux le tableau seroit-il donc complet ? Quoi ! si je veux faire le portrait d'un homme, il ne faudra lui faire ni bouche ni oreilles, parce que tout le monde en a ? Cela est d'une absurdité qui n'a pas même besoin d'être réfutée.

Un dernier reproche que nous avons entendu faire à ce *Tableau*, c'est qu'il est trop sombre. Nous, au contraire, nous sommes frappés du ton d'impartialité qui y regne par-tout, & du soin que prend l'auteur de rendre justice, en toute occasion, à tout ce qui se fait de bien, à tous les moindres changemens en bien qui se sont faits depuis quelque tems à divers égards. On sent qu'il ne cherche ni à peindre en beau, ni à peindre en laid ; mais on sent aussi qu'il aimerait à pouvoir louer plus souvent. Ah ! si Jean-Jacques Rousseau avait fait un *Tableau de Paris*, c'est celui-là qui aurait été sombre !

Il nous paraît même que M. Mercier est trop content de son siècle, du moins à un égard : c'est pour la littérature. Il voit avec complaisance la philosophie en envahir successivement tous les do-

maines ; il voit les rois dociles recevoir & mettre peu à peu à profit les leçons des écrivains philosophes ; il trouve notre siècle bien supérieur au siècle trop vanté de Louis XIV : à peine les ouvrages de ce tems-là pourront-ils trouver grace devant ses yeux, puisque , selon lui , *la meilleure bibliothèque est celle qui n'est composée que de livres philosophiques.* ( a )

Pour nous que les prêches ennuiant , que les répétitions endorment , que les déclamations impatientent , nous ne sommes point en cela de l'avis de M. Mercier.

Et moi aussi , ( l'auriez-vous cru , lecteur ! ) j'ai trouvé place dans le *Tableau de Paris*. Imaginez combien j'en suis fier ! Il y est fait mention de mes articles d'une manière très-flatteuse pour moi ; & le suffrage d'un littérateur distingué de Paris peut enorgueillir un journaliste Neuchatelois.

Ingrat ! & j'ai critiqué celui qui me loue ! . . . C'est assez ma méthode , d'être un censeur rigoureux de

( a ) Chacun a son goût. Que la mienne ne soit plutôt composée que d'ouvrages d'imagination ! & si Buffon , Bonnet & Mallebranche y sont placés entre Virgile & Cicéron , ce sera parce qu'ils savent aussi faire entendre à l'imagination le langage de la raison. Si un livre n'est que philosophique , dès qu'une fois je l'ai bien lu , je n'ai que faire de le relire ; je n'y trouverai plus rien de neuf , je l'ai épuisé. Les ouvrages d'imagination sont les seuls vraiment inépuisables ; les seuls dont une douzième , une vingtième lecture puisse être encore agréable. Ce sont des tableaux qu'on aime toujours à revoir.

j'aime, & de réserver mon indulgence pour  
en ont le plus besoin. C.

*ire des découvertes, &c. (4me Extrait.)*

ens toujours avec plaisir à mes voyageurs  
Tout dans leur relation est intéressant, inf-  
& nouveau; le pays qu'ils parcourent est  
en tout; rien n'y ressemble à ce que nous  
ns.

terminerons aujourd'hui l'extrait du troi-  
lume par une course de MM. Pallas & Lépé-  
ong du Jaïk.

ire naturelle de cette contrée, quoiqu'elle  
aucoup de singularités, ne nous arrêtera pas  
- tems.

du sel, & toujours du sel; & si l'on veut  
a nature des terrains salés, approfondir la  
es salines, on trouvera dans ce pays-là de  
atisfaisaire.

verra un sol aride, sablonneux, jaunâtre,  
sans mélange de pierres, sans aucune cor-  
usqu'à la profondeur de plusieurs toises, cou-  
i d'une espece d'écorce grise, de mousse  
e lichen, là de plantes salines, telles que  
& la réglisse, & divers végétaux du genre  
rs, qui, pris en décoction, guérissent la

fièvre, qui, appliqués en poudre sur la plaie faite par la morsure de quelque animal, fût-il enragé, en préviennent, à ce qu'on dit, les funestes effets.

On y verra des sources d'une eau saturée de sel, jaillir de toute part des flancs des montagnes de gypse, dont le gypse pourrait très-bien n'être qu'une terre calcaire, qui aurait subi l'action de l'acide marin, puisqu'en divers autres lieux on voit cette cuirasse de gypse revêtir les monts où la nature a déposé ses trésors de sel souterrain. On observera qu'il règne un froid insupportable dans toutes les grottes & les cavernes de ces montagnes de gypse, que les fleurs semblent y être plus odoriférantes, & les animaux plus gras.

Au milieu de ces collines est un vaste lac, qu'on découvre de leur sommet, comme une plaine resplendissante de l'éclat de la neige dont elle est couverte. Ce grand amas d'eau très-salée est fort au-dessus du niveau du Jaïk. Une croûte de sel, solide comme de la glace, en couvre le fond; ce fond est encore du sel, un sel gris, friable, dans lequel, comme dans un sable mouvant, s'enfonce sans résistance une lance de neuf pieds; en sorte que la profondeur de cette couche de sel n'est pas connue. Les bords du lac sont aussi quelquefois parsemés de cristaux cubiques, ou de dés de sel, qu'y jette la vague. De belles couches d'argille, d'un rouge foncé, d'autres d'un verd céladon; des terres en pouf-

infusément entre-mêlées avec des marnes de couleurs, forment le rivage de ce lac singulier tout est sulfureux, alumineux, vitriolique. A une distance, une source d'eau cristalline & sans odeur infecte d'œufs pourris ou de soufre, & rougit les pierres d'entre lesquelles elle sort. Ce terrain, où tout annonce la présence du sel, où l'on peut observer tous les phénomènes qui accompagnent ce présent de la nature, comme les autres salines, les coquilles & les pétrifications.

Il est facile d'y trouver du sel, autant l'eau est rare en quelques endroits. M. Lépéchin a subi une assez triste épreuve.

Il faut à traverser une contrée vaste & déserte, une mer immense le long du Jaïk, qui y fait de fréquents détours, dont les inondations du printemps indiquent souvent la direction. Dans tout cet espace, on ne trouve aucune route que les faibles traces des caravanes suivies par les Kalmouks, lorsqu'ils conduisent leurs troupeaux à la mer, très-éloignée de là. La mer, ressourcement du navigateur au milieu du vaste désert, dirigeait aussi la marche de nos voyageurs dans ces terres inhospitalières. Sans cesse en danger de s'y voir assaillis par quelque troupe de sauvages, ils n'osaient s'endormir auprès de leurs tentes toujours sellées, qu'après avoir posé des sentinelles. Ils attendaient l'ombre favorable de la nuit

pour apprêter leurs alimens , de peur que la fumée ne les trahît. En guise de bois , ils n'avaient que quelques excréments desséchés de vache ou de cheval , qu'on recueillait précieusement , qu'on n'avait garde de dédaigner , quand un heureux hasard faisait qu'on en rencontrât. Un trou creusé en terre servait de foyer. Ainsi cheminait , comme une bande d'espions , cette petite troupe craintive , composée de trois autres personnes avec M. Lépéchin , & d'une escorte de quatre Cosaques. Pendant quatre jours , ils ne souffrirent point de la disette d'eau. Ce ne fut qu'au bout de ce tems qu'elle commença à se faire sentir. La soif dévorante les réduisit à creuser profondément la terre , pour y chercher quelques filets d'eau douce. Une sécheresse extraordinaire avait fait rentrer , retirer plus bas sous terre toutes les veines d'eau. Ils creuserent sans relâche : l'avare le plus infatigable fouillerait moins avidement le terrain où il espère trouver un trésor : en ce moment tout l'or du monde ne vaut pas quelques gouttes d'eau. Enfin , ils en trouvent à six pieds de profondeur , mais elle est salée. Et les Cosaques de dire froidement : *ce n'est pas la bonne veine , recommençons.* On se remet à l'ouvrage , on fait une seconde fosse tout auprès de la première ; elle fournit abondamment d'une eau passablement douce , & singulièrement fraîche. Chacun but à sa soif & remplit ses barrils.

D'où vient cette eau ? Serait - ce , comme l'a

cru M. Lépéchin, l'eau d'une rivière éloignée, qui, n'ayant point rencontré de sel sur sa route, aurait conservé sa douceur ? Ou même de l'eau de la mer, qui, se filtrant au travers des lits de sable, aurait perdu sa salaison ? Il nous paraît plus vraisemblable de penser avec le traducteur, que c'est une eau de pluie arrêtée sur le tuf après avoir pénétré le sable, comme M. Mouron, citoyen de Calais, en a trouvé assez près de la surface d'un terrain très-voisin de la mer ; tandis que, si l'on creuse quelques pieds plus bas, on ne trouve plus au-dessous du tuf, qu'une eau facile à reconnaître pour eau de mer : en sorte que cette couche de tuf peut être considérée comme le fond d'une vaste citerne, qui sépare l'eau pluviale, douce, limpide & fraîche, de l'eau de mer saumâtre & bitumineuse.

Quoi qu'il en soit de cette ingénieuse explication, la petite provision d'eau de nos voyageurs altérés fut bientôt épuisée ; dès le lendemain, il n'en restait plus. Ils rencontraient sur leur route des flaques d'eau, mais salées ; des lacs, mais couverts d'une croûte de sel. Pour relever leur courage abattu, leurs guides leur promettaient qu'ils parviendraient le jour suivant à une petite rivière, où ils pourraient étancher leur soif. Tous auraient souhaité des ailes pour y arriver plus tôt. Vers midi, ils sont au bord de la rivière promise ; mais son eau trompe leur attente, elle se trouve insupportablement salée, ils ne peu-

vent en boire. Désespérés, ils s'y baignent, pour se rafraîchir au moins, puisqu'ils ne peuvent se défalterer; ils y font boire leurs chevaux, qui heureusement s'accoutument de cette boisson; & déjà ils sont fort joyeux que cela les délivre de la crainte où ils étaient qu'ils ne fussent forcés d'achever leur route à pied. Une nuit restait encore, & chaque heure de cette nuit paraissait une année. On se couchait, on se traînait ventre à terre pour tâcher de humer quelques gouttes de rosée: mais dans cette terre maudite, la rosée même est cruellement salée. Je vous laisse à penser le plaisir qu'ils eurent en sortant de ce désert.

Donnons place ici à quelques légères observations d'histoire naturelle. Rapportons, par exemple, ce que M. Pallas croit avoir généralement remarqué sur les végétaux; que ceux qui s'élevaient de leur nature, deviennent rampans dans des terrains humides, où ils sont exposés à toute l'ardeur du soleil; la chaleur les abat, & l'humidité du sol les attire.

Disons que le fléau des sauterelles, originaires de ces vastes déserts de l'Asie, n'est pas un événement régulier, comme l'arrivée de certains oiseaux; qu'elles ne reparassent pas chaque année, ne dirigent pas toujours leur vol vers les mêmes lieux; qu'en un mot, il n'y a en cela rien de régulier.

N'oublions pas le petit stratagème des chasseurs

qui, pour se rendre maîtres des *antilopes* qu'ils poursuivent, étalent les roseaux des marais, où elles vont se réfugier; de manière que l'animal fugitif & délicat, s'y blesse & s'y enferme, pour ainsi dire, en bondissant : ce qui le livre sans défense à son ennemi.

Apprenons à ceux qui n'ont jamais vu d'écrevisses que le feu ne rougit, que celles du Wolga deviennent à peine d'un rouge pâle, & que celles du Jaïk ne prennent qu'une couleur jaune tirant sur le brun.

Parlons aussi de ces énormes grenouilles, dix fois plus grosses que les nôtres, qui ont le cri semblable au rire bruyant d'un homme, & dont l'auteur Allemand propose de transporter une colonie en France, comme étant une excellente ressource en tems de carême : plaisanterie que son traducteur, quoique Suisse & point mangeur de grenouilles, trouve froide & déplacée.

En général, la nature est très-vivante dans ces vastes déserts sablonneux; dans ces immenses marécages salés. La fange fourmille d'énormes reptiles, qui fournissent aux nombreux oiseaux de nuit une nourriture abondante. Les poissons, dont le fleuve est rempli, attirent sur ses rives une multitude d'oiseaux pêcheurs; les arbres qui le bordent sont peuplés de nids d'oiseaux de proie; le hamster, le fuklik, le lièvre foisonnent dans cette contrée; le fan-

ghier, nourri de racines de roseaux, y pese quelquefois plus de six cents livres. Il n'est presque point d'animal qui n'y trouve, ou sa pâture, ou sa proie, & l'homme exterminateur ne les a pas encore dépossédés de ce domaine.

Une île peu éloignée de l'embouchure du Jaïk, & qui paraît s'être formée des dépôts accumulés de ce fleuve, mérite aussi de nous arrêter. Aujourd'hui peu élevée & peu étendue, elle était, dit-on, quatre fois plus grande & beaucoup plus haute avant l'an trente; ce n'était en certains tems qu'un gué qui la séparait du rivage, & trois autres îles s'élevaient à peu de distance. Cet hiver-là, la hauteur des neiges égala celle des murs des forteresses; leur fonte éleva de six toises le niveau de la mer Caspienne; trois îles furent couvertes par les eaux, qui se creuserent de nouvelles anses & de nouvelles baies. Depuis cette époque, les hivers furent plus rudes. Cependant la rigueur du froid se relâchait d'année en année, à mesure que la mer retirait insensiblement ses eaux. Mais depuis 1766, elle a recommencé à s'accroître. Ces faits me semblent dignes de l'attention des naturalistes.

Il en est de même des montagnes de sable, qui, là comme ailleurs, s'avancent du pied des montagnes primordiales, dont il est vraisemblable qu'elles ne sont que les productions & les débris; ouvrages prodigieux de ces tems reculés, où le monde se

faisant encore que commencer à prendre sa forme; la nature travaillait en grand, & opérait, en peu d'années, des changemens incroyables, plus sensibles même que ceux qu'opèrent maintenant, dans quelques montagnes, les torrens qui y bouleversent tout; tandis que dans la plaine tout reste dans un état de repos; & à peine, pendant plusieurs générations, peut-on observer à la surface d'un sol rassis quelques changemens très-légers, tels que les font le travail & l'industrie de l'homme, polisseur & finisseur, si j'ose parler ainsi, des ouvrages de la nature.

Nous ne dirons qu'un mot en passant des ossémens épars çà & là dans les régions du Nord; incompréhensibles monumens d'un monde ancien, que chaque faiseur de systèmes explique à sa manière, & fait cadrer, tant bien que mal, avec ses idées, sans que jusqu'ici on ait rien imaginé de pleinement satisfaisant sur cette matière. (a)

L'hiver est plutôt hâtif & triste que rude dans ces contrées, s'il faut en juger par celui qu'y passa M. Pallas. Dès le commencement d'octobre il fut déclaré: il y eut plus de vents violens, de grandes neiges, de tems nébuleux, que de froids vifs: les

(a) Il faut convenir que, s'il y avait moyen de croire sur la foi de M. de Buffon au refroidissement successif de la terre, ce serait de toutes les théories celle qui expliquerait le plus heureusement cet étrange phénomène.

hirondelles parurent à la mi-mars , & les fleurs printanieres à la fin d'avril.

J'ai réservé , pour terminer cet extrait , tout ce qui a rapport aux mœurs des habitans de ces pays sauvages , comme étant ce qu'il y a de plus intéressant. Commençons par la horde Kirgifiene.

Nous n'avons eu occasion jusqu'ici d'en parler que comme d'une horde pillarde. Elle l'est en effet : non que le brigandage ne soit défendu par leurs propres loix ; mais il est dans leurs mœurs. C'est comme le duel parmi nous. Le goût des aventures , l'honneur de tenter quelque entreprise périlleuse , un certain esprit chevaleresque , contribuent plus que l'avidité d'un riche butin , à maintenir ce vice national.

Serait-il vrai que cet esprit chevaleresque , aussi bien que le système féodal & le respect pour les femmes , si opposé à la conduite & aux idées des Grecs & des Romains , eurent leur source en Orient ? que les conquérans Mogoles & Tartares aient apporté en Gothie , en Scandinavie , ces mœurs étrangères , qui de là se sont ensuite débordées sur toute l'Europe , inondée par les émigrations des peuples du Nord ? Rien ne contredit cette ingénieuse conjecture historique.

Si les Kirgifiens sont des brigands actifs & hardis , ils ne sont pas de redoutables guerriers. Ils ne savent pas se servir adroitement de l'arc , & n'ont d'armes à feu , que l'ancien mousquet à  
rouet.

rouet. Pour en faire usage , ils descendent d'abord de cheval , puis se couchent ventre à terre , puis posent le mousquet sur une fourchette qui l'affermi : l'ennemi est bien patient , s'il attend le coup.

Souvent ils sont battus dans leurs expéditions & y perdent beaucoup de monde ; souvent les Russes les en punissent par des représailles , les forcent à restituer , emprisonnent les coupables ; mais rien ne décourage ces Don-Quichote du brigandage , de se remettre à la quête des aventures.

Ils ont d'ailleurs ces vertus naturelles qu'on retrouve chez presque tous les peuples sauvages ; le bon naturel , l'hospitalité , le penchant à faire part de leurs biens , l'affabilité , la reconnoissance. Sous l'escorte d'un seul Kirgisien connu , l'étranger qui est son ami n'a rien à craindre. L'esclavage parmi eux n'est point rude , ce n'est qu'une domesticité ; & s'il leur faut des esclaves , c'est que l'esprit d'égalité , de fraternité , qui regne entr'eux , empêche que le pauvre ne veuille se mettre au service du riche : or , les riches en tout pays ont besoin de quelqu'un pour les servir.

Le troupeau de quelque particulier s'accroît-il tout-à-coup ? C'est un avertissement du ciel qui l'appelle à la bienfaisance ; & il ne manque jamais d'obéir à la vocation céleste. Qui l'en détourneroit ? que feroit-il de son superflu ? Il ne peut le consommer tout entier ; le luxe ne lui en fournit pas les

*Avril 1782.*

D

moyens : affranchi de la prévoyance inquiète , il ne pense pas à mettre rien en réserve ; il ne peut mettre en rente ce qu'il a de trop (a) ; il le donne donc ; il répand largement , & le pauvre reçoit sans être humilié , sans cesser de se regarder comme son frere , sans en devenir moins familier à son égard , sans rien perdre du sentiment de son égalité , sans se croire tenu à rien envers son bienfaiteur , tant qu'il prospere ; mais s'il vient à déchoir de son opulence pastorale , à perdre son troupeau , alors tous s'empressent à rendre au-delà même de ce qu'ils ont reçu ; c'est là qu'il est vrai de dire :

*Quas dederis , solas semper habebis opes.*

Les seuls biens permanens sont ceux qu'on a donnés.

Cette horde vagabonde est fournie à la Russie , avec laquelle leurs chefs ont contracté , violé , renouvelé une alliance toujours assez mal observée. Peu faits pour obéir , ils se soulèvent aisément , & se soumettent bientôt après avec la même facilité. Entr'eux , ils sont réellement indépendans , sous une vaine image d'autorité. C'est , comme nous le disions , un système féodal ; avec cette différence , que les chefs inférieurs sont choisis par le peuple ,

---

( a ) Je ne fais si l'on a bien senti quelle prodigieuse révolution dans les mœurs a été la suite de l'invention du prêt à intérêt. C'est comme une bouture de l'esprit de commerce , qui a ainsi gagné tous les états.

it guere leurs ordonnances qu'autant que  
ent à chaque particulier.

te, ils menent à peu près la meme vie  
Kalmoucks : habitation, nourriture, bois-  
au brigandage près, tout est assez fem-

M. Pallas fut les visiter, c'étoit au déclin  
& les hommes étoient occupés à rassem-  
oupeaux. A son arrivée, les jeunes fem-  
cherent. Il ne trouva dans les tentes que  
s femmes, & des enfans nus courant à  
un petit feu de cuisine. Le retour des  
rassura les femmes, elles revinrent, &  
famille se réunit pour s'occuper des soins  
talité. Après avoir bu du lait de jument  
observé en gros leur économie, le voya-  
tira, craignant, malgré le bon accueil qu'on  
l'il n'y eût peu de sûreté à passer la nuit  
gens-là.

irai-je que l'habit de cheval des Kirgisiens  
ngue & grosse culotte qui, montant jus-  
es aisselles, fait qu'on croit voir une paire  
es ambulante ? Vous dirai-je combien ils  
mangeurs ; qu'un mouton entier n'est pas  
atre de leurs chasseurs pour un seul repas ;  
voit mordre avec appétit dans du beurre,  
dans du suif ?

onterai-je encore leur industrieuse maniere

de fumer plusieurs ensemble sans pipes ? On choisit une place commode, & l'un des fumeurs de la compagnie en humecte ( *a* ) la terre, pour la rendre plus compacte ; puis, dans cette terre ainsi préparée & consolidée, il fait un trou perpendiculaire avec le manche de son fouet ; il remplit ce creux de tabac, sur lequel on met de l'amadou allumé. Alors tous en cercle se couchant sur le ventre, autour de ce commun foyer, piquent obliquement en terre la tige creuse de quelque plante sèche ; chalumeau, dont il se sert pour aspirer sa part de la fumée ; tandis que toutes les têtes sont plongées dans cette atmosphère de vapeurs qui s'exhalent du tabac, & dont tous à la fois s'enivrent voluptueusement.

Parlons maintenant des Baschkires, autre nation nomade de ces contrées. Ceux-ci ont fait un pas, un grand pas ( *b* ) de plus que les autres hordes vagabondes, vers la civilisation. Ils tiennent un milieu entre la vie errante & la vie sociale.

Tout l'été, ils errent, ils campent ; mais l'hiver ils se rassemblent ; ils habitent des maisons solides, en bois, très-bien chauffées par des cheminées cylindriques qui se rétrécissent par le haut, & où le bois

( *a* ) J'en demande pardon au lecteur délicat, à qui je n'ose le dire qu'en note, c'est en l'arrosant de son urine.

( *b* ) Ce n'est qu'un premier pas, mais décisif, & que tous les autres suivront nécessairement.

C'est déjà moitié fait que d'avoir commencé.

de longueur. Ils ne savent pas encore précé-  
 bétail de l'intempérie & de la disette  
 Le malheureux troupeau erre dispersé,  
 à chercher sous la neige une nourriture  
 & la plus affreuse maigreur est l'effet  
 iste vie. Les Baschkires ont pourtant du  
 peu; & ils le tiennent en réserve pour  
 extraordinaires.

ouve ici, comme en général dans tout  
 e respect, la considération la plus marquée  
 vieillard sans reproche. Ce sentiment est  
 re.

urs chansons, où ils célèbrent avec l'ém-  
 mentale les exploits de leurs ancêtres, de  
 l'armes, des aventures de chevalerie; &  
 ces chansons dans les plis des éventails  
 vent à écarter les mouches.

e voleurs comme les Kirgifiens, ils sont  
 ers; & c'est à eux que les Russes com-  
 inairement le soin d'aller châtier les bri-  
 & les mutineries de cette peuplade indo-

avons enfin à Ufa, des Tartares qui ont  
 un pas de plus que nos Baschkires, puis-  
 des cultivateurs intelligens, & font par-  
 troupeaux, pendant l'hiver, autour des  
 ils habitent. Et quand la fertilité de leurs

terres diminue , chacun abat sa légère maison de bois ;  
& tout un village se transporte ailleurs , comme une  
armée leve ses tentes , emmene ses équipages , &  
change de camp, C.



---



---

# THÉÂTRES.

---

## COMÉDIE FRANÇAISE.

*Lettre à M. G. D. L. R. Rédacteur de la partie  
dramatique de ce Journal.*

**V**OUS avez voulu hier, monsieur, me faire expliquer sur ce que je pensais des trois lettres insérées dans les derniers *Mercures* qui traitent de la comédie & de la tragédie; comme nous étions avec des auteurs comiques, je me suis obstiné à garder le silence, mais en me promettant de vous satisfaire, soit de vive voix lorsque nous serions seuls, soit par écrit; je prends ce dernier parti, dans l'espérance de mieux développer mes idées.

Les trois lettres en question sont très-bien faites, pleines de choses bien vues & bien pensées: certainement elles ne peuvent sortir que d'une plume instruite & accoutumée à raisonner; cependant elles ne m'ont point persuadé que nous n'avons plus de caractères à mettre au théâtre, qu'ils ont tous été traités par nos prédécesseurs, & que s'il en reste encore quelques-uns qui ne l'aient pas été, la politesse qui a gagné presque le dernier échelon de la

société, les a tellement fondus, effacés ou malqués ; qu'il n'est pas possible d'en reconnaître un seul : l'auteur, pour appuyer ce sentiment, nous dit qu'à la table d'un avare il n'est plus possible aujourd'hui de s'apercevoir de l'avarice du maître, parce que ce vice est caché par l'abondance, la délicatesse, & sur-tout par les dehors de la politesse. J'en demande bien pardon à l'auteur, mais ce n'est pas là l'exemple qu'il aurait dû donner ; car la classe des avares est actuellement ce qu'elle a toujours été, & l'on dit encore aujourd'hui comme avant Moliere, *qu'il n'est chere que de vilain*. Ce proverbe prouve donc que de tous tems il y a eu des avares qui ont donné des repas où régnaient l'abondance, la délicatesse & même la profusion ; il prouve aussi que de tous tems il y a eu des avares honteux de l'être & des avares fastueux.

Que l'auteur jette un coup-d'œil attentif & examinateur sur la société, & bientôt il reconnaîtra ce vice avec tous les traits qui le caractérisent ; & malgré la politesse, il verra qu'ils sont aussi prononcés qu'ils l'ont toujours été. S'il m'était permis de citer certains exemples, je prouverais fort aisément que nos vices & nos ridicules percent à travers le masque de l'urbanité, & qu'ils n'échappent point à l'observateur sévère. Pour appuyer mon sentiment, j'oserais vous dire, monsieur, mais à vous seul, que le duc de \*\*, qui passe dans le monde pour grand & généreux, n'est réellement qu'un avare. D'où lui vient donc, me direz-vous,

tation ? Le voici. Jamais il ne se présente  
 à un pauvre qu'aussi-tôt il ne lui donne 12 f.  
 ou 6 francs, selon l'état du pauvre ; de là  
 du qu'il était généreux, sans réfléchir qu'on  
 aumônier sans être libéral ; & l'on a con-  
 semble ces deux qualités, quoiqu'elles soient  
 étes. Ce n'est point par générosité que ce  
 aumône, mais parce que sa dévotion & son  
 lui en imposent la loi ; & sans le ciel qu'il  
 ter, & l'enfer qu'il redoute, très-certaine-  
 ne donnerait rien : par conséquent il n'est  
 généreux ; & s'il n'est point généreux, il est  
 re ; car pour un grand seigneur aussi riche  
 , il n'est point d'intervalle entre la générosité  
 ce. Mon duc paie exactement ce qu'il doit,  
 ais ne récompense l'attachement & le zèle ;  
 ent on s'apperçoit qu'il regrette les dépenses  
 rang exige. Ceux qui l'entourent lui font  
 de penser que ces regrets sont causés par un  
 d'humanité ; mais ceux qui savent lire dans  
 démêlent aisément que le vrai motif de ces  
 est un goût pour la parcimonie, & non son  
 pour les pauvres, sur lesquels il voudrait, di-  
 verser le prix de ces dépenses. Si je ne me  
 pas sur le caractère de ce seigneur, l'avarice  
 e donc encore dans les palais des princes ; &  
 a l'y découvre à travers le faste de la gran-  
 combien plus forte raison ne doit-elle pas

se montrer dans les maisons des particuliers !

Celui qui tient le premier état de la maison du duc dont je viens de parler, est un homme riche de quatre-vingt mille livres de rente, dans lequel j'ai reconnu la plus sordide avarice : en voici la preuve. Cet homme fait tous ses brouillons de lettres sur les enveloppes de celles qu'il reçoit, je lui en ai même vu faire jusques sur les pages blanches qui se trouvent au commencement & à la fin des livres, & qu'il arrachait pour cela ; il ramasse avec grand soin tous les cachets de ses lettres & les vend ; il vend aussi tous les papiers inutiles, après les avoir fait hacher par ses domestiques qu'il paie & nourrit fort mal. Entre mille traits d'avarice que je connais de cet homme, en voici un presque incroyable. Un des domestiques de l'hôtel avait des poules auxquelles il avait construit une petite loge dans un coin d'une des cours ; mon avare apprend qu'elles ne coûtent rien à nourrir, parce qu'elles vivent avec les chevaux : aussi-tôt il s'empare de la loge, force ce domestique à lui vendre ses poules, & devient marchand d'œufs frais : il fait plus ; dans le tems où les poules pondent peu, il fait acheter des œufs au marché, & les revend pour frais & comme venant de ses poules.

Dira-t-on, après cela, qu'il n'est plus possible de reconnaître l'avarice, & que la politesse en a effacé tous les traits ? Non, monsieur ; ni l'avarice, ni aucun des vices de la société ne sont méconnaissables

pour le spectateur attentif ; & , malgré les prétendus miracles de l'urbanité , il voit par - tout des avarés , des usuriers , des flatteurs , des présomptueux , des envieux , &c. & même beaucoup de gens , je ne dirai pas seulement impolis , mais même d'une insolence & d'une grossièreté brutale. En voulez-vous la preuve ? Parlez à un Gluckiste de la musique de Piccini ; amusez-vous à en soutenir la bonté ; & bientôt la politesse fera place à la grossièreté. Paraissez bon patriote devant un anglomane ; soutenez votre opinion avec honnêteté , mais fermeté ; & vous verrez que vous serez forcé de vous estimer heureux , s'il ne vous dit pas des injures. N'ajoutez point foi aux nouvelles d'un politique ; n'applaudissez pas à l'ouvrage d'un auteur ; contrariez un esprit irascible ( & ils le sont presque tous ) ; & à la honte de cette politesse qui , si nous en croyons l'auteur , a si bien masqué nos caractères , nous verrons chacun de ces personnages paraître avec le sien propre , & sous les traits les mieux prononcés. Il suffit , pour les faire sortir , d'en approcher la pierre de touche ; car les caractères en ont une comme les métaux ; & cette pierre est la contradiction. Que l'on en use , & l'on verra l'homme à visage découvert ; car l'amour - propre blessé nous fait perdre la tête , & la contradiction le blesse toujours.

Il est donc un moyen de démasquer l'homme & de l'étudier. Pourquoi nos auteurs ne s'en donnent-ils pas la peine ? C'est ce que j'ignore : s'ils se la don-

naient , cette peine , ils reconnaîtraient les caractères de *l'homme avide de réputation* , de *l'insouciant* , de *l'envieux* , de *l'homme défiant* , de *l'homme confiant* , du *vindictif* , de *l'homme susceptible* , de *l'important* , du *moraliste ridicule* , du *présomptueux* , &c. ( 1 ) Plusieurs de ces caractères sont des caractères dont le nom seul exprime ce qu'ils sont ; ils ne peuvent être confondus avec d'autres , sont plus aisés à saisir , & par conséquent à être traités. Pourquoi nos auteurs dramatiques ne les traitent-ils point ? Est-ce qu'ils ne les auraient pas aperçus ? Pardonnez-moi. Ils les ont tout aussi bien vus que moi , parce qu'il ne faut pour cela qu'avoir l'esprit observateur ; mais pour les traiter & les mettre sur la scène , il faut du génie , & malheureusement nous en manquons.

Outre les caractères que je viens d'indiquer , je crois qu'on pourrait trouver des sujets de comédie dans l'esprit du jour ; *les femmes philosophes* , *le mari amoureux ridicule de sa femme* , *l'esprit de corps* , *les mariages ridicules* , &c. ( 2 )

Les caractères de *flatteur* & de *capricieux* ( 3 ) ont été traités par Jean-Baptiste Rousseau. Les comédiens ne jouent jamais ces deux pièces qui , très-certainement , valent beaucoup mieux que les *Scaronades* & tant d'autres qu'ils nous donnent jusqu'à satiété. Eh bien ! que nos auteurs essaient leurs talens sur ces deux caractères : l'un est simple , l'autre pas tout-à-fait ; mais tous deux ont des traits qui ne peuvent échapper à qui fait observer.

avons un *Impertinent* charmant , mais point  
*impertinente*. ( 4 ) Cependant nous voyons aujour-  
d'hui beaucoup de filles de condition , qui , comme ma-  
dame George Dandin , épousent des financiers pour se  
sauver de la misère. Devenues riches , elles sont  
devenues impertinentes ; elles le sont avec tout ce  
qu'il y a de pas de qualité , même avec leur mari &  
même avec leurs enfans. Je conviens qu'il est  
difficile & encore plus hardi d'oser traiter  
un homme qui l'a été par Moliere ; cependant cela n'est  
pas possible , parce que Moliere , dans son *George  
Dandin* n'a eu d'autre but que de guérir les rotu-  
riers de la sottise d'épouser des filles de condition ;  
de leur ôter l'impertinence de ces filles , & que , pour y  
parvenir , il a mis réellement le vice en action ; au lieu  
de leur ôter le vice possible de n'y mettre que le ridicule , & de  
leur ôter pour but que de guérir les filles de condition de  
croire qu'elles honorent un bon financier  
en donnant la main , & de la manie de vouloir  
se faire trancher de la femme de qualité. Par exemple ,  
M. D\*\*\* avait l'imbécillité de traiter son mari  
comme un valet d'intendant , d'en user avec lui comme avec un  
intendant ; & tandis qu'il lui gagnait dès  
qu'il était marié elle faisait la princesse , donnait souvent à  
des seigneurs de *grands* soupers où il ne pa-  
ssait jamais. Cette femme voulait qu'on regardât  
son mari comme gens de qualité , c'est-à-dire , comme  
des gens de qualité à elle , & non ceux de son mari. Elle pouf-

fait la sottise jusqu'à exiger que ce pauvre mari fût avec eux à peu près comme s'il n'était pas leur pere ; ( a ) & pour avoir la paix , cet homme faible obéissait. Je ne dirai point avec le philosophe sans le savoir , que ce ridicule est de l'honneur mal entendu , mais un ridicule très-impertinent ; car dès que l'honneur cesse d'être tout ce qu'il doit être , il n'est plus honneur ; il n'est qu'un défaut dont les inconvéniens sont aussi dangereux que ceux des vices.

Je connais une autre femme qui n'est pas moins impertinente ; elle l'est avec tout ce qui n'est pas ou ne lui paraît pas de qualité ; elle traite son mari avec le plus souverain mépris. Dans son hôtel , elle a son appartement & sa table à part ; il n'a pas droit de s'y présenter sans y avoir été invité ; & jamais elle ne lui fait l'honneur de lui demander de l'argent ; mais elle lui donne des mandats qu'il est obligé de payer , sans même s'informer quel emploi on fera de l'argent. Un des grands chagrins de cette folle , c'est de porter le nom de son mari ; & quiconque veut lui faire plaisir , doit en lui parlant la nommer par son nom de fille. Cette extravagante a des enfans avec lesquels elle agit tout différemment que la première , dont je viens de parler ; car elle prétend que ces enfans n'appartiennent qu'à son mari , & point

---

( a ) Peut-être ne l'était-il guère en effet.

( Note du Journaliste. )

du tout à elle. Aussi ne paraissent-ils jamais chez elle qu'en visite , & n'ont point la permission de la nommer leur mere. Elle convient bien que c'est elle qui les a faits , mais pour M. son mari seulement , & non pas pour elle : à l'en croire , ils sont le fruit d'un marché qu'elle a fait avec leur pere ; & ce marché était , qu'elle lui ferait (*avec lui s'entend*) deux enfans , pour lesquels il lui donnerait cinquante mille livres de rente. Je lui ai , dit - elle , livré les deux enfans ; il me paie exactement ma pension ; par conséquent nous sommes quittes , & je ne dois pas plus me mêler de ses enfans que lui de l'emploi que je fais de mon revenu , &c. & mille autres &c.

Je ne fais , monsieur , si je me trompe , mais je crois qu'il serait très - possible de tirer du caractère de ces deux femmes un sujet de comédie qui n'aurait aucune ressemblance avec George Dandin , & qui , s'il était traité aussi bien , serait très-comique , & produirait à la société beaucoup de bien ; car certainement il corrigerait ou du moins diminueroit la sottise des filles de condition , ou de celles qui se croient d'une naissance plus distinguée que leurs maris.

En portant par-tout un œil examinateur , par-tout on rencontrera des vices & des ridicules , & par-tout des originaux à la vérité plus parés qu'ils ne l'étaient du tems de Moliere , mais qui n'en ont pas moins une physionomie très - prononcée. De là je conclus que tout auteur qui dit qu'il n'est plus de caractères à

traiter , & qui s'efforce de le persuader , ne tient ce langage que pour cacher son impuissance : c'est chez lui le cri de l'orgueil , & non celui de la vérité. Mais en supposant qu'ils aient réellement tous été traités , nos auteurs ne peuvent au moins disconvenir que plusieurs ne l'aient été fort mal. Eh bien ! qu'ils essaient de les reproduire sur la scène ; & s'ils réussissent , ils en recueilleront autant de gloire que si le sujet était tout neuf ; mais s'ils ne l'osent , ne fera-ce pas une preuve que le talent leur manque ?

Je remarque qu'aujourd'hui beaucoup de gens d'un état honnête , & même de qualité , ont assez peu de délicatesse pour épouser non - seulement des femmes galantes , mais même des courtisanes. Ces mariages font de la plus grande indécence ; ils entraînent nécessairement après eux la dépravation des mœurs , & mille inconvéniens pour la société. Il serait donc de la plus grande utilité d'en faire le sujet d'une comédie ; il fournirait , je crois , matière à des scènes vraiment philosophiques & comiques. Je me suis essayé sur ce sujet ; mais ayant reconnu , moi tout seul , que j'étais *froid écrivain* , par conséquent *désespérable auteur* , j'ai fait comme le misantrope ; j'ai mis ma pièce au cabinet , & avec elle une autre qui avait pour titre *le Mari vengé*. Cette dernière n'était guère autre chose qu'une histoire très-véritable , arrangée en scène ; je l'ai placée à côté de l'autre , parce qu'outre qu'elle était froidement écrite , tout y était invraisemblable.

blable. Je suis persuadé qu'un bon écrivain dramatique en aurait fait une excellente comédie, ou tout au moins un drame aussi bon que le meilleur du révérend pere de la Chaussée : & cela me fait regretter que ce sujet soit tombé en d'aussi pauvres mains que les miennes.

J'ai dit plus haut que l'esprit de corps peut faire le sujet d'une comédie. Je le crois, parce que c'est un travers qui entraîne après soi de très-grands inconvéniens. La marine méprise tout militaire qui n'est pas de son corps, fût-il même un excellent marin : la cavalerie méprise l'infanterie, & l'infanterie méprise les milices ; enfin tous les corps de l'état se méprisent réciproquement. Ce ridicule est destructif de toute société, & par conséquent de l'amour de la patrie. Si le but de la comédie est de corriger les mœurs & les faiblesses, il n'en est certainement pas une qu'il faille attaquer avec plus de force & d'énergie ; elle doit même l'être préférablement aux vices, parce qu'étant plus généralement répandue, elle cause pour le moins autant de maux, & qu'il est peut-être plus dangereux qu'utile de mettre les vices sur la scène, par la raison qu'ils y perdent toujours de ce qu'ils ont d'odieux, que souvent même ils y sont si bien embellis qu'ils cessent de paraître tels, & deviennent aimables aux yeux de la jeunesse, toujours légère & peu réfléchie. Le ridicule, au contraire, peut s'y produire tel qu'il est dans la société,

*Avril 1782.*

E

même un peu plus fortement, sans nul inconvénient ; & toujours avec la certitude de corriger ; car personne ne veut être ridicule. Beaucoup de gens consentent volontiers à être vicieux ; mais, je le répète, qui que ce soit ne veut paraître ridicule.

Le moraliste ridicule, que je pourrais nommer impertinent, est un être qui se rencontre par-tout : pour l'ordinaire il se trouve sous l'habit ecclésiastique, mais il se trouve aussi sous celui du laïc. Je l'ai vu souvent, je l'ai vu par-tout où il n'aurait pas dû se rencontrer, & par-tout il m'a prêché, & par-tout il faisait le contraire de ce qu'il me prêchait, tantôt avec un air décent, tantôt avec un air impérieux, pour ne pas dire insolent, mais toujours avec une physionomie très-prononcée, & faite pour être saisie par l'observateur attentif. Ce caractère est, selon moi, un caractère simple, mais malgré cela très-difficile à traiter ; ( a ) du moins je le crois, parce qu'à moins d'avoir le génie de Molière, je crains bien qu'on ne lui donne la physionomie du Tartuffe, quoiqu'il en ait une à lui : cependant il serait très-fort à désirer qu'il fût porté sur la scène, parce qu'il peut faire le sujet d'une excellente comédie.

Voilà, monsieur, si je ne me trompe pas, des preuves que tous les caractères ne sont pas assez fondus

---

( a ) Il rentre dans celui du Tartuffe, dont il n'est qu'une nuance légère. *Note du Journaliste.*

pour qu'ils ne puissent plus être apperçus. Je souhaite n'avoir pas déraisonné en vous les exposant , & de pouvoir me flatter un jour d'avoir eu le bonheur de suggérer le sujet d'une bonne comédie.

J'ai l'honneur d'être , &c. WARMENIVILLE.

---

*Notes sur la lettre de M. WARMENIVILLE.*

(1) **L'HOMME** avide de réputation n'est autre chose que *l'Ambitieux & l'Envieux* , sujet traité sans succès par Néricault Destouches. *L'Insouciant* vient de l'être par M. le chevalier de Lœuillart , jeune homme de la plus grande espérance , & qui a obtenu à dix-neuf ans des succès bien capables d'honorer un littérateur consommé. Sa piece sera jouée sous peu de mois.

*Le Vindicatif* a été mis au théâtre en 1774 par M. Dudoyer ; & son drame rempli d'excellens morceaux , & dont l'ensemble annonce un talent fait pour être encouragé , a été fort bien accueilli du public.

*Le Présomptueux* n'est autre que *le Glorieux* ; & qui osera refaire cette piece après Destouches ?

*L'Importun* a été traité par Brueys , & avec succès : quant à *l'Homme défiant & l'Homme confiant* , *le Moraliste ridicule & l'Homme susceptible* , nous ne croyons pas que ces quatre caracteres soient absolument dramatiques. Ce sont moins des ridicules que des travers ; & dans les mains d'un homme de beau-

coup d'esprit , à peine pourraient - ils fournir le sujet d'un acte assez court.

D'ailleurs *l'Homme défiant* rentre dans le caractère de *l'Inquiet* , traité par Fagan. *L'Homme confiant* ne peut être qu'un galant homme trop prévenu en faveur de ses freres , ou qu'une dupe jouet de quelques fripons. Dans le premier cas , pourquoi ridiculiser une vertu , rare il est vrai , ( & le monde est bien fait pour en corriger ) mais qui part d'un principe honnête , & qu'il vaudrait mieux chercher à accréditer que vouloir détruire. Dans le second , mille comédies présentent ce caractère. On ne voit que des honnêtes gens dupés par des fripons , & nous croyons même qu'il serait plus décent & plus utile aux mœurs de présenter moins souvent ce tableau au théâtre. On ne voit que la fourberie récompensée , & presque jamais le vice puni : or les gens les moins sévères conviendront qu'une telle morale ne peut qu'être d'un dangereux exemple , & justifier les reproches que les dévots & les gens d'une morale austere font sans cesse à la comédie. Nous croyons enfin que la *susceptibilité* est moins un défaut qu'une qualité ; elle naît ordinairement de la délicatesse , & il est rare qu'un homme susceptible ne soit pas aussi exact à rendre à la société qu'il se montre jaloux qu'on lui rende à lui-même. Au reste , il n'est pas étonnant que dans un siècle où la politesse & la vertu sont regardées comme d'antiques préjugés , on veuille ridiculiser un homme susceptible.

( 2 ) Nous allons encore user de la permission que M. Warmeniville nous a donnée de n'être pas toujours de son avis , pour lui représenter que les quatre nouveaux sujets de comédie qu'il propose ici , ou ont déjà été mis avec succès au théâtre , ou ne sont pas susceptibles d'y être présentés avec avantage.

Qui osera traiter le sujet des *Femmes philosophes* , après avoir vu les *Femmes savantes* de Moliere ? Les deux caractères sont identiques , & rentrent nécessairement l'un dans l'autre. M. Dorat , cet homme estimable , devenu malheureux par la bonté de son cœur , & célèbre par les productions de son esprit , M. Dorat , disons - nous , a voulu mettre ce ridicule sur la scène ; on connaît sa comédie des *Prôneurs* , imprimée en 1777 , & qui , si elle n'a pas eu les honneurs de la représentation à Paris , a joui de quelques succès en province , & sur-tout à la lecture. Cette comédie est remplie de détails heureux , & même de traits vraiment comiques. Cependant , lorsqu'on l'a lue , & on ne la lit pas sans plaisir , on est plus convaincu que jamais qu'il est des travers & des ridicules qui ne sont pas du ressort de la muse comique , & qu'il faut laisser aux moralistes , & sur-tout aux gens du monde , le soin de corriger.

La comédie du *Bureau d'esprit* , de M. le chevalier de Rutlige , vient encore à l'appui de cette assertion , & prouve que Moliere a pris de ce sujet tout ce qui était vraiment dramatique.

On nous dira peut-être que M. Palissot a mis avec succès au théâtre la comédie des *Philosophes* : il est vrai ; & nous connaissons dans ce siècle peu de comédies qu'on puisse opposer à celle-là. Mais ce sont des hommes que M. Palissot a ridiculisés, & les originaux qu'il avait sous les yeux n'ont pas peu contribué à l'aider dans son travail. Observons encore que Cidalise n'est qu'une femme présomptueuse & vaine, & point du tout philosophe, & qu'enfin M. Palissot, avec tout l'esprit & le talent qu'on lui connaît, avec un tact sûr, un goût exercé, & un génie observateur & vraiment dramatique, n'a pu tirer de ce sujet que trois actes assez courts. Nouvelle preuve en faveur de notre opinion.

*Le Mari amoureux de sa femme* est-il un sujet dramatique ? C'est encore ce que nous allons examiner.

La licence des mœurs actuelles a pu seule rendre un tel caractère ridicule. Nous convenons qu'il est rare, & les femmes d'aujourd'hui prennent le soin de le rendre plus rare encore. Mais qu'y a-t-il donc de plaisant, ou qui puisse prêter à la satire, dans deux époux tendrement unis, qui s'aiment de bonne foi, s'isolent par leur attachement, & ne pensent pas plus au reste du monde, que le monde ne pense à eux ? Ah ! loin de blâmer un tel défaut, désirons au contraire qu'il devienne général ; bannissons, s'il se peut, de la société ces couples scandaleux qui font gloire du vice, & trophée de l'adultère. Quelle

douce satisfaction pour l'observateur philosophe, de voir la concorde & l'union régner dans un ménage ! De ce sentiment naît le honneur particulier, & même l'intérêt public. Deux époux tendrement unis élèveront mieux leurs enfans, rempliront mieux leurs devoirs de citoyens; & nous croyons qu'il vaudrait mieux tâcher de les imiter que d'essayer de les rendre ridicules.

D'ailleurs l'excès seul d'un tel attachement pourrait être du ressort du poète comique, & cet excès n'est qu'une langueur infipide & peu piquante au théâtre : nous ne croyons donc pas que ces époux qui

D'obséder leur moitié se font presqu'une fête,  
 Bien conjugalement bâillent tête à tête,  
 De leurs froids entretiens ne tirent d'autre fruit  
 Que de dormir le jour presqu'autant que la nuit.

( *Le Rendez-vous du mari.* )

présentent un caractère dramatique qui puisse réussir sur la scène. Un sujet bien plus piquant ( & qu'un poète comique à qui les lettres & la société doivent beaucoup, traite en ce moment ) est *la Fille à marier*. Tous les petits moyens mis en usage pour attraper un gendre, duper un jeune homme riche, ou faire d'un amant passionné un épouseur benin, doivent offrir des détails piquans & théatral, sur-tout si, comme nous n'en doutons pas, M. de Cailhava a pris ses personnages dans la bourgeoisie; car ( &

c'est encore une vérité qui n'échappe pas au poète comique ) l'ordre mitoyen offre beaucoup plus de caractères dramatiques & de sujets d'observation que la haute compagnie, où l'on ne voit que des nuances légères, & jamais des traits fortement prononcés.

*L'esprit de corps* est moins un ridicule qu'un vice incommode. De là naissent ordinairement la morgue, l'orgueil, l'estime exclusive, &c. & rien de tout cela n'est gai. D'ailleurs cet esprit bien dirigé est utile dans le régime d'une société indépendante. Il est bon que les corps conservent leur énergie, & ils ne l'ont que trop perdue dans ce siècle. L'esprit de corps n'est donc pas un ridicule; & quand il en serait un, il est trop rare, aujourd'hui sur-tout, pour obtenir des succès au théâtre.

Nous ignorons ce que M. Warmeniville entend par *les mariages ridicules* : si ce sont les mariages mal assortis, l'immortelle comédie de *George Dandin* les a frappés d'un ridicule ineffaçable. Et qui osera traiter ce sujet après Molière ?

[ 3 ] Jean - Baptiste Rousseau, en faisant cinq actes du *Capricieux*, a prouvé que ce sujet pouvait tout au plus fournir la matière de quelques scènes; il n'est nullement dramatique, & c'est tout au plus une faible nuance du caractère de *l'homme du monde*, le plus intéressant sans doute des originaux qui nous restent à peindre.

*Le flatteur* est d'un tout autre intérêt, & nou.

crojons ce caractère du ressort de la muse comique : celui de Jean - Baptiste Rousseau a fourni au public quelques scènes agréables , & à Greffet le plan tout entier de sa comédie du *Méchant*. Un auteur qui s'annonce heureusement dans la carrière du théâtre ( M. de Lantier ) vient de faire représenter à la Comédie Française une pièce en cinq actes sous ce titre. Cet ouvrage , qui donne de l'auteur les plus grandes espérances , fournira bientôt matière à un article dans ce journal , & nous y discuterons avec étendue ce caractère.

( 4 ) *L'impertinence* , dans le sens que l'entend ici M. Warmeniville , serait - il un caractère bien théâtral ? Nous ne le croyons pas. Il est beaucoup plus odieux que ridicule , & l'on ne le supporte qu'impatiemment dans la société. Nous avons quelquefois rencontré dans le monde des femmes de ce caractère : elles sont impérieuses , aigres , hautaines , & ont en général peu d'esprit. Malheur au mari d'une telle femme ! Il vaut mieux la fuir que de la traduire devant le public assemblé. La censure dramatique corrige quelquefois les ridicules ; mais elle glisse sur les vices. Les différens exemples cités ici sont tous vrais , & n'en sont pas moins plaisans ; mais nous ne les croyons pas fort dramatiques. On pourrait cependant donner à une mère du caractère dont il est ici question , un fils dont les goûts simples & modestes deviendraient la satire des siens ; qui , dans

un ouvrage de circonstance , composée , envoyée , apprise , répétée & jouée en moins de trois semaines. Assurément ceux qui la liront n'auront garde de s'en appercevoir ; & il était difficile de mettre plus d'esprit , de sentiment & de graces dans une piece dont le sujet était à peu près donné , & qui , par l'événement même qui devait en assurer le succès , semblait , comme tous les ouvrages *vaudevilles* , devoir être condamnée par la suite à un éternel oubli. Nous osons assurer que non-seulement *la Tribu* doit être distinguée de ces productions éphémères qui ne doivent leur vogue qu'à la circonstance , mais même que sur le théâtre de Paris elle obtiendrait un succès toujours dû au talent & à l'esprit observateur.

L'intrigue en est on ne peut plus simple. Madame Ridern a une fille appelée Babet. Cette fille a pour amant un Français nommé Léandre ; mais la mere qui croit avoir de bonnes raisons pour penser qu'un Français rendrait sa fille malheureuse , s'oppose à cette union , & veut lui faire épouser un Alsacien. En vain Dorval , officier français , cherche à la faire revenir de son injuste prévention contre un peuple qui fournit au moins autant de bons maris que d'amans fideles. En vain Mad. Rinchoin , commere alerte & bonne rieuse , se joint à Dorval , & tâche de convaincre l'incrédule par des preuves très-plaisantes , & qui produisent une scene fort agréable dans l'ouvrage. Le pere Louvois centenaire ; vieillard respectable , & qui

par son âge & ses vertus a acquis des droits sur ses concitoyens , fait enfin consentir Mad. Ridern au mariage de Babet avec son amant ; & un divertissement général , terminé par un vaudeville qui est devenu une espee de prophétie , met fin à cette piece. Nous sommes fâchés que les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de citer des scenes entieres ; elles gagneront à être lues dans l'ouvrage même , & nous y renvoyons nos lecteurs avec d'autant plus de confiance , qu'ils ne se repentiront pas de leur recherche.

*Par M. G. D. L. R.*

---

*LE Duel , comédie en un acte , en prose. Paris , veuve Duchesne , in - 8°. de 36 pages d'impression ; 1781.*

PENDANT que nous sommes en train de parler des pieces imprimées , disons un mot de celle-ci. Elle mérite sans doute une exception. Nous ignorons quel en est l'auteur , qui paraît desirer de conserver l'anonyme ; mais nous pouvons assurer avec une sorte de confiance , que cet ouvrage décele une plume aisée , facile & élégante ; & si nous ne craignons de pousser trop loin nos conjectures , nous ajouterions que cette piece n'est sûrement pas la premiere production dramatique , & que cet écrivain , tel qu'il soit , a sans doute recueilli plus d'une couronne dans une car-

rière où les épines sont aujourd'hui plus abondantes que les roses.

Si nos lecteurs ne reconnaissent pas l'auteur dans ce portrait, nous en sommes fâchés; mais il ne nous est pas permis de leur en apprendre davantage.

Cette comédie est imitée de l'allemand; mais l'auteur a adouci quelques situations qui n'auraient pas convenu dans nos mœurs, créé un rôle entier, celui de Morgun, & refondu en grande partie ceux du marquis & du chevalier du Villeneuve. On ne doit donc pas regarder cet ouvrage comme une imitation servile, encore moins comme une simple traduction. Nous sommes fâchés de ne pouvoir en donner ici l'extrait; mais l'ouvrage en perdrait trop à être analysé, & rien n'est plus difficile que de donner en quelques lignes l'idée d'une comédie. Nous aimons donc mieux renvoyer nos lecteurs à celle-ci; ils y trouveront de l'intérêt, de la chaleur, une conduite heureuse, du sentiment; ils verront un ouvrage écrit d'un style noble, sans prétention; & toutes ces qualités réunies leur aideront sans doute beaucoup pour deviner le nom de l'auteur. Lorsque cet article sera livré à l'impression, ( & l'éloignement des distances en met souvent une très-grande entre la composition d'un article & sa publication ) le nom de l'auteur ne sera peut-être plus un mystère. Mais tout journaliste honnête doit se faire une inviolable loi de ne point faire connaître l'écrivain qui n'a point attaché son

nom au frontispice de son ouvrage. Quels que soient ses motifs, ils doivent être respectés, & l'on n'aura jamais à nous accuser d'indiscrétion à cet égard.

Par M. G. D. L. R.

---

NOUS croyons devoir répondre aux reproches faits à notre silence sur *Jeanne de Naples*, tragédie de M. de la Harpe, jouée en décembre 1781, & *le Flatteur*, comédie jouée en février 1782. Comme notre intention est d'entrer dans quelques détails sur ces deux ouvrages, estimables à bien des égards, nous attendons qu'ils soient imprimés, pour en rendre compte. Si notre extrait n'a pas le charme de la nouveauté, il aura du moins le mérite de la réflexion. Nous ne croyons pas qu'il soit bien aisé de juger un ouvrage dramatique d'après une ou plusieurs représentations. La lecture fait appercevoir des défauts & même des beautés qui avaient échappé au spectateur, & l'impression est ordinairement le sceau de la réprobation ou le gage certain du succès des ouvrages dramatiques.

Au reste, que nos lecteurs se rassurent : nous ne tarderons pas à remplir nos engagements. *Jeanne de Naples* va paraître, *le Flatteur* est sous presse : ainsi leur impatience ne tardera point à être satisfaite.

La remise de *Manco*, imprimée depuis trois semaines, va bientôt nous occuper. Il faudra rendre

compte aussi du drame de Mlle. Raucourt [*Henriette*]; de la *clôture du théâtre*, de la *nouvelle salle*, des *nouveautés du théâtre Italien*, &c. &c. Ainsi l'on voit que nous ne manquerons pas de besogne. Qu'on joigne à cela les devoirs d'un état plus sérieux & non moins utile, ceux de l'amitié, ceux même de la société; & l'on sera convaincu qu'un homme de lettres, jaloux dans plusieurs genres de l'estime publique, n'est pas à Paris un être tout-à-fait oisif.

Par M. G. D. L. R.

### *Clôture.*

LE samedi 16 mars, les comédiens Français ont fait la clôture absolue du théâtre des Thuilleries, par *Tancrède*, tragédie de M. de Voltaire, & la *Gageure imprévue*, comédie en un acte en prose, par M. Sedaine.

L'usage de fermer l'année par une tragédie sainte s'est perdu peu à peu avec l'habitude des bonnes choses, & le desir de contenter le public. Nous avons vu successivement clore le théâtre par *Beverley*, *Jodelet maître & valet*, &c. Aujourd'hui on veut bien nous donner une tragédie. Quelles graces n'avons-nous pas à rendre à MM. les comédiens ordinaires!

Il est vrai que la veille ils avaient joué *Athalie*,

ce

ce qui a fait faire deux bonnes chambrées consécutives , & ce qui ne ferait sûrement pas arrivé , si l'on avait donné *Tancrede* le vendredi. La Dlle. Raucourt [ car , hélas ! c'est la seule qui nous reste ] a joué *Athalie*. . . Que pourrions - nous lui dire que le public ne lui eût fait sentir plus vivement ? La meilleure maniere de se consoler , c'est de lire la piece.

Le sieur Larive , qui nous avait fait la veille un grand plaisir dans le rôle d'Abner , s'était chargé le 16 de celui de *Tancrede*. Il y a déployé de la chaleur , de la noblesse , & cette rotondité d'organe qui sied si bien à la pompe des vers tragiques. On pourrait lui reprocher quelquefois de la monotonie ; mais chez ce comédien laborieux , les défauts deviennent chaque jour plus rares.

La dame Vestris , dans le rôle d'Aménaïde , a été constamment froide , chanteuse & grimaciere. On ne s'accoutumera jamais à lui voir jouer un rôle qui exige la sensibilité.

On doit des éloges au sieur Vanhove dans *Argire* , rôle faible , inconséquent , & nommé à juste titre le pere *Cassandre* de la tragédie moderne. En vérité , lorsqu'on examine d'un œil impartial cette fameuse tragédie de *Tancrede* , on ne fait d'où lui vient ce grand succès. Tout le monde convient que c'est un ouvrage romanesque , rempli d'invéraisemblances ; ( a )

---

( a ) Il est impossible , par exemple , que *Tancrede* ne soit pas reconnu des chevaliers. On nous dira peut-être qu'il

Avril 1782,

F.

que les vers croisés sont insoutenables dans la tragédie, & trompent à chaque instant l'oreille, &c. Tout le monde convient de cela; & cependant personne

D'un respect forcé ne dépouille les restes.

C'est cependant pour un pareil ouvrage que les comédiens avaient dépensé 22000 livres en 1760, avant de lever la toile. Qu'un jeune homme se présente aujourd'hui avec une tragédie excellente, ils ne voudront pas hasarder seulement mille écus pour la représenter. Tant il est vrai que beaucoup d'ouvrages de M. de Voltaire doivent au nom de cet homme célèbre & leur mérite & leur succès.

Entre les deux pieces, le sieur Dorival, acteur justement chéri du petit nombre des connaisseurs restés fideles au théâtre français, a prononcé le discours suivant.

« MESSIEURS.

» Chaque fois que nous venons retracer à vos yeux  
 » le tableau des passions & des faiblesses humaines,  
 » il n'est aucun de nous qui n'éprouve, aux ap-  
 » proches de la scene, une inquiétude secrete, une  
 » agitation pénible, je le dirai, messieurs, une crainte  
 » presque décourageante, qui agit sur la mémoire,

---

avait la visiere de son casque baissée en leur présence. Alors pourquoi ne pas le jouer ainsi, & ne pas sauver, quand on le peut, une invraisemblance qui frappe les yeux les moins observateurs ?

» sur l'organe , enchaîne' les moyens , repousse les  
 » élans de l'ame , & ne nous laisse que l'effrayante  
 » perspective de la difficulté de notre art. Cette ap-  
 » préhension , dont les suites sont si funestes pour  
 » nous , n'a cependant qu'une cause très-légitime :  
 » elle ne peut être produite que par une juste mé-  
 » fiance de nos talens , & sur-tout par le desir ardent  
 » de mériter vos suffrages. En effet , messieurs , &  
 » vous vous en êtes peut - être apperçu plus d'une  
 » fois , à peine les premiers témoignages de votre  
 » bienveillance sont - ils parvenus jusqu'à l'acteur ,  
 » intimidé d'abord par la présence de ses juges , qu'il  
 » éprouve un changement subit ; il commence à se  
 » maîtriser lui - même ; ses gestes deviennent natu-  
 » rels , ses intonations justes ; à mesure que vos ap-  
 » plaudissemens le dégagent de ses liens , son ame  
 » s'étend , sa sensibilité se développe , se commu-  
 » nique ; il s'identifie avec le personnage qu'il repré-  
 » sente ; la situation seule le commande ; enfin il  
 » parvient à produire cette heureuse illusion qui  
 » doit faire le charme de nos jeux. Oui , messieurs ,  
 » vos plaisirs sont unis avec nos succès ; & cette  
 » réflexion , à laquelle notre amour - propre s'arrête  
 » avec tant de complaisance , nous donne le droit  
 » de réclamer la continuation de vos bontés : nous  
 » sommes à la veille de redoubler nos efforts pour  
 » la mériter.

» En passant dans ce temple nouveau que la mu-

» nificence de nos princes (a) vient d'élever à la  
 » gloire de l'art dramatique, nos premiers soins se-  
 » ront consacrés à y rassembler tout ce qui peut  
 » contribuer à votre agrément, & donner de la  
 » pompe à nos représentations. Vous dire qu'il fera  
 » le dépôt des richesses que les grands hommes de  
 » la nation nous ont confiées, c'est vous en assurer  
 » le domaine ; c'est vous supplier d'en faire le tri-  
 » bunal où vous rendrez ces arrêts mémorables qui  
 » fixent à jamais le rang des ouvrages & la répu-  
 » tation des auteurs. Puissiez - vous, messieurs, y  
 » accueillir, avec votre indulgence ordinaire, les  
 » marques de notre zèle, les efforts de nos faibles  
 » talens, & les témoignages de notre respectueuse  
 » reconnaissance ! »

Ce compliment, l'un des meilleurs peut-être qui aient été prononcés depuis long - tems, n'a pas été applaudi comme il aurait dû l'être. Plusieurs gens du monde, des femmes même qui ne l'avaient ni entendu ni lu, nous ont assuré le lendemain qu'il était détestable... Voilà comme on apprend toujours quelque chose en dînant avec *la bonne compagnie*.

. . . . *Risum teneatis.*

La représentation de *Mithridate*, donnée le lundi

---

(a) Lorsque le sieur Dorival a prononcé le discours, il a dit la munificence royale ; mais on l'a imprimé le lendemain tel qu'il est ici. Nous ignorons le motif de cette différence.

précédent 11 mars , a été marquée par l'époque du retour de la Dlle. Sainval cadette , qui , après dix mois d'absence & de maladie , a reparu par le rôle de Monime.

Cette actrice intéressante a bien justifié l'enthousiasme du public , par la maniere dont elle a représenté l'amante de Xipharès. Il est impossible d'intéresser davantage , & de porter plus loin cette sensibilité douce & profonde qui fait pénétrer tous les cœurs.

Le sieur Brisard dans le rôle de Mithridate , Molé dans Xipharès , Larive dans Pharnace , & Dorival dans Arbate , ont contribué à faire de cette représentation l'une des plus intéressantes qu'on ait vues depuis long-tems sur le théâtre français. Pourquoi n'avons-nous pas plus souvent des remarques de cette nature à faire ? Plût à Dieu que nous ne fussions jamais dans le cas d'user de cette indulgence que quelques personnes nous reprochent sans cesse , & qui est devenue vraiment nécessaire , si l'on ne veut pas achever de décourager les artistes !

Voilà donc le regne du parterre des Thuilleries fini. Celui du fauxbourg Saint-Germain ne commencera pas , car on l'a supprimé ; & grace au génie fiscal d'une administration absurde , on a mis tout le rez - de - chauffée de la nouvelle salle en banquettes & en petites loges. Lorsque nous rendrons compte de la rentrée & du local de ce nouveau

théâtre , nous nous permettrons d'examiner de quelle dangereuse conséquence va devenir un arrangement de cette nature. Nous assurerons seulement , quant à présent , que les comédiens n'ont pas été les maîtres de conserver au public des droits qui devraient être imprescriptibles & sacrés ; & que certaines gens , qui se mêlent de tout & n'ont droit de se mêler de rien , ( comme il nous serait facile de le démontrer si nous voulions ) ont seuls tout fait & tout conduit.

Les propriétaires des loges à l'année se sont plaints aussi de ce qu'on n'avait pas eu l'honnêteté de les prévenir ; en sorte qu'ils ont trouvé tout loué dans la nouvelle salle , lorsqu'ils ont voulu y chercher des loges . Nous devons encore justifier la comédie sur ce point. On ne le croira peut-être pas en Suisse ; mais il n'en est cependant pas moins vrai qu'elle n'a pas été maîtresse de disposer d'une seule loge dans la nouvelle salle. Quoi ! chez elle ? Oui , chez elle. Et l'on se doute bien que les *certaines gens* dont nous parlions tout à l'heure , ont eu de bonnes raisons pour préférer leurs amis & leurs créatures aux anciens locataires , dont le privilège est cependant incontestable.

Bons Suisses , cessez de vous étonner ! Ce n'est là que le plus petit des abus qu'on rencontre dans l'intérieur des soixante-quatre majestueuses barrières de sapin qui circonvoient la bonne ville de Paris.

Par M. G. D. L. R.

---



---

## PIECES FUGITIVES.

---

*Lettre aux Editeurs , à l'occasion d'un article du  
Journal de février , p. 42 & suiv.*

ON a assez défini le luxe , ( *a* ) on a assez déclamé contre le luxe. Permettez , messieurs , que sans prétendre réformer le genre humain , fonder ou refonder une république , prendre le ton d'un législateur comme Licurgue , ou d'un enthousiaste & sublime dévot comme Pascal , je vous adresse quelques observations & réflexions pratiques , telles que dans l'état des choses elles pourraient servir à diriger & à restreindre nos vues & notre conduite sur cet objet.

Prenant le mot de luxe dans son sens d'improbation , j'appellerai ( *b* ) de ce nom tout ce qui me semblera un abus , soit imprudent , soit ridicule , soit odieux , des richesses. Je dirai donc que c'est un luxe dans un pere de famille , que de donner à ses enfans le spectacle & les jouissances d'une maniere de

---

( *a* ) Non , puisqu'on ne fait encore ce que c'est.

( *b* ) Chacun peut appeler *luxe* ce qu'il lui plaira. Mais qu'entend-on en général par ce mot ? Cela est un peu plus difficile à déterminer.

F iv.

vivre , qu'aucun d'eux , sa fortune étant partagée , ne pourra se donner après sa mort. C'est un luxe chez lui que de permettre à ses filles une parure , une dissipation , une oisiveté , qui feront craindre aux jeunes hommes leurs égaux d'avoir en elles des épouses mécontentes ou ruineuses. J'appellerai luxe dans tout propriétaire d'un revenu casuel une dépense qui , absorbant le produit entier d'une bonne année , l'obligerait l'année suivante , si elle est mauvaise , à des retranchemens auxquels on ne se résout guere , ou bien à des procédés rigoureux & durs envers ses fermiers , ses créanciers , &c. Je serai choqué du luxe d'un pere ou d'une mere qui , magnifiques dans leur table , leurs ameublemens , leurs jardins , leurs équipages , se verront forcés de refuser à leurs enfans les dépenses d'une éducation soignée. Je rirai du luxe d'un homme enrichi qui , continuant à vivre avec ses freres , ses cousins , ses anciens camarades , vivra plus fastueusement qu'eux. Ce n'est pas sa maison , ce ne sont pas ses habits , ni ses chevaux , qui me font rire ; c'est leur inutilité & leur discordance. Qu'il aille à Paris ou à Londres faire briller son opulence ; ou s'il veut rester parmi les siens , qu'il jouisse sans briller , & nette , selon le conseil d'un homme d'esprit , *une sourdine à son tourne-broche.* ( a ) Le luxe fait passer

---

( a ) Jusqu'ici l'auteur de cette lettre n'a vu à blâmer dans le luxe que le manque d'économie & le mauvais goût. Ce n'était pas là mon point de vue. Chacun a sa maniere de considérer les choses. Au reste , ce qu'il dit est utile , & j'y souscris.

l'argent des mains du riche dans celles du pauvre. Tantôt il va directement de celui qui bâtit des palais, chauffe de grands appartemens, donne de grands repas, au bûcheron qui coupe le bois dans la forêt, au laboureur qui récolte le bled, au pasteur qui tire de ses vaches le lait, le fromage, le beurre, &c. &c. Tantôt l'argent passe par les mains du bijoutier, de l'orfèvre, du peintre, du tailleur, de la marchande de modes, du confiseur, &c. &c. mais tôt ou tard il en revient quelque chose à l'agriculteur; (a) car personne n'enfouit l'argent, tout le monde mange du pain, personne ne mange sans payer. Je ne m'indigne donc pas en faveur du pauvre laboureur contre le luxe des riches; s'il lui nuit, c'est d'une manière si détournée que je ne puis l'appercevoir distinctement, si irremédiatement d'ailleurs, que je perdrais mon tems à m'indigner. (b) Mais quand je vois des vieillards, des malades, des infirmes qui, au milieu de cette circulation perpétuelle, restent à sec, pour ainsi dire, qui n'ont rien à donner contre de l'argent, & qui par con-

---

(a) C'est ce que je nie, nonobstant tous les cruels sophismes des riches. Non, l'argent que prodigue l'homme de luxe ne descend point jusqu'à l'agriculteur; il n'en profite pas d'un sou. S'il vend un peu mieux son grain & son lait, que de choses nécessaires qu'il paie plus cher, que le luxe des riches renchérit pour lui!

(b) Cela est malheureusement vrai. Mais quand on s'indigne, on calcule rarement si cette indignation sera utile. Je m'indignerai donc, & l'inutilité même de cette juste indignation ne fera, si je n'y prends garde, que de la redoubler, attendu que Dieu ne m'a pas doué de la résignation méritoire du sage Philinte aux maux d'autrui.

séquent ne peuvent rien avoir de ce que l'argent seul peut donner , je blâme les riches qui , sentant bien que cette partie de la société est à leur charge , sont empêchés par leur luxe d'obéir à la voix de l'humanité.

Je dirai volontiers aux riches : *pourvu que vos duretés ne vous rendent pas odieux , que certaines dissidences ne vous rendent pas ridicules , ( & encore quel si grand mal que d'être ridicule ! ) pourvu que vous ne vous aveugliez pas sur les habitudes que vous donnez à vos enfans , ayez autant de luxe qu'il vous plaira ; votre luxe ne paraîtra pas même du luxe , mais un emploi permis & naturel de votre bien. Et ne vous bornez pas à des jouissances cachées. ( a ) Si à la magnificence vous joignez le goût , si vous décorez d'une belle maison une place publique , si vous ouvrez une vaste bibliothèque au littérateur peu aisé , si vous nous montrez quelques-uns de ces chefs - d'œuvres de sculpture & de peinture dont nous parlons sans les connaître , vos concitoyens vous applaudiront , on vous considérera davantage , & on ne vous en aimera pas moins ; ou s'il est quelqu'un qui vous envie & vous haïsse , quelque masque qu'il prenne c'est un avare ou un méchant. ( b ) Les pauvres ne vous haïront pas. Vous avez soulagé leur misère ,*

---

( a ) Et la *sourdine au tourne-broche* , que vous approuviez tantôt , qu'est-elle donc devenue ?... ou si peut-être vous ne la recommandez qu'aux nouveaux parvenus ? Pour moi , je la conseille aux anciens parvenus , leurs très-dignes devanciers ; aux aînés comme aux cadets des enfans de la fortune.

( b ) L'arrêt n'est-il point un peu dur ?

& vous récréez leurs yeux. Ils aiment à voir ce qui brille, & ne songent guere à l'envier. ( a ) Ils ne disent pas, cette belle robe nous aurait donné du pain, du bois pour une année. ( b ) Ils admirent la belle dame & sa belle robe. Je ne pense pas que les plus pauvres habitans du plus pauvre village vissent abattre sans regret le château de leur seigneur. On se pare de la magnificence de son roi, de son seigneur, de son parent, de son compatriote. J'ai vu à Sion un Français invalide dire avec mépris : *on ne voit ici rien de beau, point de beaux carrosses, point de livrées ; c'est un endroit fort triste.* Qui ne dit : *nous avons chez nous beaucoup de noblesse, des gens qui font de la dépense ?* ( c ) Dans un district de la Franche-Comté, les plus pauvres payfans nomment avec plaisir Mad. de Lauragais, & je suis sûr qu'il n'y a pas à Paris, à Londres, à Amsterdam, un seul Neuchatelois qui ne parle de la maison de M. du Peyrou & de M. du Peyrou lui-même.

---

*Réflexions de l'Editeur sur la lettre précédente.*

**L**A morale qu'on vient de lire fera sans doute beaucoup plus du goût des riches que la mienne. Elle est

---

( a ) Vous vous trompez, & bien étrangement ; car c'est oublier la nature de l'homme.

( b ) Ils le disent. Je le leur ai, moi, cent fois entendu dire. . . Mais quand ils ne le diraient pas, est-ce donc que leur sottise justifierait les riches ?

( c ) Qui ne le dit ? . . . Mais tous les gens de bon sens, à ce que j'aurais sottement cru, tant je connais peu le monde.

ingénieuse & subtile ; la mienne ne l'est point. Elle détaille & distingue finement ; la mienne sera accusée de s'en tenir à des généralités vagues. Elle entre en composition avec les mœurs actuelles , contre lesquelles on dira que la mienne est une déclamation. Elle a quelque chose de neuf , & je n'ai fait que répéter en d'autres termes ce qu'on avait dit avant moi. Elle est d'usage , & la mienne ne l'est pas. . . En un mot , c'est de la morale dans le goût moderne : la mienne était à l'antique. Or laquelle mérite la préférence ? Je voudrais l'examiner sans prévention.

Mais comment ferais-je impartial ? J'avoue mon faible pour la morale à l'antique : je lui trouve un caractère de grandeur , de simplicité , de vigueur , qui me charme : c'est la morale des belles âmes. Elle ne se fatigue point , il est vrai , à suivre le vicieux dans ses écarts pour lui présenter des règles qu'il veuille bien encore adopter , & qui , sans le gêner trop , le contiennent pourtant jusqu'à un certain point. Elle va droit au but , & ne fait se replier en aucun sens , se détourner ni à droite ni à gauche : si elle ne peut l'atteindre , elle s'arrête. Mais

Que sa façon est brave , & sa mine assurée !

Combien ses nobles leçons élèvent l'âme , enflamment le cœur ! Elle ne laisse pas de sang froid un disciple sincère.

Cette science ne me paraît pas susceptible de la précision qu'on voudrait y mettre aujourd'hui : il faut , à ce que je crois , qu'elle reste un peu dans le vague ; & ce que nous appellons si dédaigneusement *déclamation* , ne lui méfied point. Il est permis de

parler haut quand on a raison. Et pour ce qui est du vague, je comparerais volontiers la morale à un vaisseau fait pour voguer en pleine mer : s'il vient à toucher, il échoue.

Nous avons beaucoup trop perfectionné la science du bien & du mal ; nous avons construit avec un art minutieux un labyrinthe de morale où l'on se perd. Quand j'entends parler, comme dans la lettre qu'on m'écrit, *d'éviter certaines dissonances* ; quand je vois qu'au lieu de *déclamer* contre le luxe des riches, un moraliste se réduit à exiger qu'il ne soit ni *imprudent* ni *ridicule*, & qu'il ne les rende pas *odieux*. . . ô que je regrette le bon vieux tems !

A force de vouloir s'accommoder à notre siècle, & se faire toutes choses à tous, la morale, toute occupée de détails, de restrictions, de limitations, de convenances, a perdu de vue le grand but auquel elle devait tendre ; elle s'est comme embourbée. . . *E luto facis eripe nos, Domine !* La morale du riche, la morale du marchand, la morale de l'homme en place, la morale de l'homme du monde, ne ressemblent guere, sur bien des articles, à la morale de l'homme de bien.

Ainsi apprêtée, je conviendrai que cette morale plait à tout le monde. Ceux même qui, nonobstant cet arrangement, ne veulent point encore l'observer, cessent au moins d'en blâmer l'excessive rigueur : ils trouvent que c'est être raisonnable, & voient avec plaisir un adoucissement par lequel on se rapproche

d'eux. Ils n'en feront assurément ni plus ni moins ; mais enfin, cela les satisfait, par la même raison qu'on aime à voir un ecclésiastique au bal, au concert, au spectacle. . . Et sur cela mon moraliste conciliateur s'admire & s'applaudit du beau coup qu'il a fait.

Il a tort, & fait peut-être infiniment de mal pour très-peu de bien. Ce mal est d'inventer des principes à l'usage de ceux qui vivent dans un désordre quelconque, & de mettre, pour ainsi dire, de l'ordre dans ce désordre : ce qui fait qu'on ne se le reproche plus. Une fois accompagné d'une forte de décence & de règle, il est à son aise ; il a pris de la consistance ; il subsistera. Voilà, selon moi, le grand mal que produit ce relâchement de notre morale ; & il est d'autant plus grand que, dès que la règle a ainsi fléchi une première fois pour s'adapter aux mœurs, elle fléchira de même une seconde fois, fléchira toujours davantage. Brisez-la, jetez-la ; elle ne sert plus à rien.

Mais, il faut tout dire, à quoi bon nous rebatte sans cesse impitoyablement les oreilles des préceptes de cette vieille morale inflexible & brutale, puisqu'enfin il est bien décidé que nous n'en voulons plus ? Ne vaut-il pas mieux, après tout, une morale moins sévère que point de morale du tout ? Non, encore une fois, vous dis-je ; au moins n'est-ce pas mon avis. Je l'ai dit, & j'ai dit pourquoi.

Tout ceci me rappelle un passage de Saluste, qui vient au sujet, & qu'on me permettra de transcrire.

Il veut que César mette un frein au luxe & à la profusion. *Non ad vetera illa instituta revocans, quæ jampridem, corruptis moribus, ludibrio sunt; sed si suam cuique rem familiarem, finem sumptuum statueris; quoniam is incessit mos, ut homines adolescentuli, sua atque aliena consumere, nihil libidini atque aliis rogantibus denegare, pulcherrimum putent, eam virtutem & magnitudinem animi, pudorem atque modestiam pro socordia æstument.* N'entreprenez pas de rappeler l'ancienne sévérité, que depuis long-tems la corruption de nos mœurs nous a fait trouver ridicule; contentez-vous de fixer à chacun ce qu'il possède pour bornes de sa dépense; puisqu'enfin l'usage qui a prévalu est, que les jeunes gens, consumant leur bien & celui d'autrui, se fassent honneur de ne rien refuser ni à leurs propres fantaisies, ni aux sollicitations de ceux avec qui ils vivent. C'est en cela qu'ils font consister la générosité, la noblesse des sentimens; ils croiraient s'avilir par une sage & modeste économie... Ce conseil est fort bon à donner à un législateur; car il faut bien que la législation prenne les hommes tels qu'ils sont. Mais ne corrompons pas notre morale: on en dira peut-être ce que Plutarque a dit de Caton. *Il m'est avis qu'il ressemble proprement aux fruits qui viennent hors de saison; car tout ainsi qu'on les voit volontiers, & les loue-t-on; mais on n'en mange guere: aussi ne se trouvait-il pas sortable à mettre en œuvre. Soit.*

Mais le mal est sans remede. Faudrait - il empoisonner le fruit pour qu'on en mangeât?

Au reste, j'ai encore un mot à dire sur la fin de cette lettre; c'est que le luxe dont il y est question devient en quelque sorte une magnificence publique, & fait dès lors exception à la regle générale, que je n'avais proposée que contre le luxe des particuliers.

J'aimerais cependant mieux encore que ce fût l'état qui fit ces dépenses, que ce fût l'état qui élevât les façades de toutes les maisons d'une ville, sans permettre que l'une frappât par sa mesquinerie, & l'autre par sa magnificence, sans que rien à l'extérieur distinguât aucun bâtiment qui ne serait pas un édifice public. Il me semble qu'une très-belle maison orne moins une rue qu'elle ne la gêne, si les maisons voisines n'en répondent à celle-là... Mais en voilà de reste, & plus que je ne croyais en dire sur toute cette matiere. C.

---

Lisez ainsi les deux derniers vers de la page 58 du volume de mars :

“ Mais nous n'apercevons d'ailleurs, en conscience,  
 „ Rien qui puisse, après tout, l'empêcher de régner. „

---

### T A B L E.

<i>Shakespeare, tom. XII &amp; XIII. Paris, 1781.</i>	Page 3
<i>Tableau de Paris, 4 vol. in-8°.</i>	30
<i>Histoire des découvertes, &amp;c. 4me Extrait.</i>	39
T H É A T R E S.	
P I E C E S F U G I T I V E S.	
<i>Lettre aux Editeurs, &amp;c.</i>	87
<i>Réflexions de l'Editeur sur la lettre précédente.</i>	91